Compte rendu des Conférences et des Questions et Réponses

par

KRISHNAMURTI

à AUCKLAND (Nouvelle-Zélande) — 1934

(Traduit de l'anglais)

DEUXIÈME ÉDITION

1935

—

ÉDITIONS DE L'ÉTOILE

4, SQUARE RAPP

PARIS (7e)

Compte rendu des Conférences et des Questions et Réponses

par

KRISHNAMURTI

à AUCKLAND (Nouvelle - Zélande) — 1934

(Traduit de l'anglais)

Compte rendu des Conférences et des Questions et Réponses

par

KRISHNAMURTI

à **AUCKLAND** (Nouvelle-Zélande) — 1934

(Traduit de l'anglais)

Deuxième Edition.

1935

—

ÉDITIONS DE L'ÉTOILE

4, SQUARE RAPP

PARIS (7e)

IMPRIMÉ A PARIS (FRANCE).

PREMIÈRE CAUSERIE
A L'HOTEL DE VILLE

Auckland, 28 Mars 1934.

AMIS,

Je crois que tout homme se trouve pris dans un problème religieux, une lutte sociale ou un conflit économique. Tout le monde souffre de ne pas comprendre ces divers problèmes et nous essayons de résoudre chacun de ces problèmes pris en lui-même.

Vous pensez pouvoir résoudre un problème religieux en balayant de votre esprit le problème économique, le problème social, pour vous concentrer uniquement sur le problème religieux, ou si vous êtes en face d'un problème économique, vous vous confinez uniquement dans cette difficulté spéciale. Je dis que vous ne pouvez résoudre chaque problème pris en lui-même, sans tenir compte de la relation intime qui existe entre les problèmes religieux, social, économique.

Ce que nous appelons des problèmes ne sont que des symptômes qui s'intensifient et se multiplient parce que nous ne nous attaquons pas à la vie totale, considérée comme une, mais que nous la divisons en problèmes d'ordre religieux, social, économique. Si vous considérez les diverses solutions proposées pour remédier à tous ces maux, vous verrez qu'elles traitent chaque problème à part, isolé par des cloisons étanches, et non par la compréhension du tout. Je voudrais montrer que traiter chacun des problèmes séparément ne fait qu'accentuer le malentendu, donc le conflit, la souffrance, la misère; tant qu'on ne saisit pas le lien subtil

et délicat qui les relie tous trois, au lieu de résoudre les problèmes, on ne fait qu'accentuer la lutte. On croit avoir trouvé la solution, mais le problème renaît sous une autre forme, et nous allons ainsi à travers la vie, luttant, résolvant les problèmes les uns après les autres, sans comprendre la pleine signification de notre existence.

Pour saisir l'intime liaison entre ce que nous appelons problème religieux, social ou économique, il faut une complète réorientation de la pensée : l'individu ne doit plus être un rouage, un instrument dans le mécanisme social ou religieux. Regardez autour de vous, vous verrez que la plupart des êtres humains ne sont que des esclaves, des rouages dans une machine; ils ne sont pas réellement humains, ils ne font que réagir à un ensemble de conditions extérieures, sans action, sans pensée réellement individuelle. Or, pour découvrir l'étroite parenté entre tous vos actes, religieux, politiques, sociaux, il faut que vous pensiez en tant qu'individu, non comme groupe ou collectivité. C'est une des plus grandes difficultés pour un individu de se dégager du mécanisme social ou religieux, de l'examiner avec un sens critique et de découvrir ce qu'il y a en lui de vrai ou de faux. Vous voyez alors que vous ne vous occupez plus seulement des symptômes, mais que vous essayez de découvrir la cause du problème lui-même.

Quelques-uns diront peut-être à la fin de cette causerie que je ne vous ai rien donné de positif sur lequel vous puissiez travailler d'une manière définie, aucun système à suivre. Je n'ai pas de système; je les crois pernicieux. Ils peuvent pour un temps faciliter la solution d'un des trois problèmes; mais si vous ne faites que suivre un système, vous en devenez l'esclave; vous ne faites que substituer un nouveau système à l'ancien, ce changement ne peut amener la compréhension. Ce qui fait naître la compréhension, ce n'est pas chercher un nouveau système, c'est découvrir, en tant qu'individus et

non comme mécanisme collectif, ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le système existant.

Pouvoir critiquer, douter, distinguer le vrai du faux dans le système actuel, est essentiel; la pensée devient ainsi action et non pure acceptation. Pendant cette causerie, si vous voulez comprendre ce que je dis, il faut critiquer, mettre en doute, mais nous n'avons pas été exercés à douter, à critiquer, nous ne savons que faire de l'opposition. Si je dis des choses qui vous déplaisent, — et j'espère le faire — vous commencerez, naturellement, par faire de l'opposition; car il est plus facile de s'opposer que de rechercher si ce que je dis a quelque valeur : cette recherche comporte l'action et vous êtes obligés de changer toute votre attitude devant la vie. Mais nous ne sommes pas préparés à cela, nous avons une habile technique d'opposition : vous mettrez en avant vos préjugés enracinés, et si ce que je dis vous heurte ou vous déconcerte, vous vous retrancherez derrière ces traditions, ces préjugés, et de là vous réagirez; c'est cette réaction que vous appelez le sens critique. Pour moi, ce n'est qu'une opposition, absolument sans valeur. Vous êtes, probablement, tous Chrétiens et peut-être dirai-je des choses que vous ne comprendrez pas, au lieu d'essayer de découvrir ce que je veux vous transmettre, vous vous abriterez aussitôt derrière les traditions, les autorités de l'ordre établi, les préjugés comme derrière une forteresse, et vous attaquerez. Selon moi, ce n'est pas une manière habile d'éviter l'action complète, totale.

Je voudrais vous demander si vous pouvez comprendre ce que je dis, de faire une véritable critique, non une habile opposition. Il faut pour cela une grande intelligence. Le sens critique n'est pas le scepticisme. Si vous ne faisiez que répondre : « Ce que vous dites me laisse sceptique », ce serait aussi stupide que de purement l'accepter.

La vraie critique consiste à discerner les valeurs vraies, non à attribuer des valeurs. Nos esprits sont habitués à décerner

des valeurs, non à chercher le mérite intrinsèque des choses. L'argent, par exemple, n'a aucune valeur en lui-même; il n'a que celle que vous lui donnez. Si vous voulez la puissance que donne l'argent, vous vous servez de l'argent pour acquérir cette puissance, et vous lui attribuez une valeur inhérente qu'il n'a pas; de même, si vous voulez comprendre ce que je dis, et c'est facile si vous avez le désir de découvrir vous-même, ne dites pas : « Je n'ai pas envie d'être attaqué; je suis sur la défensive; j'ai tout ce que je veux; je suis parfaitement satisfait ». Une telle attitude est à peu près sans espoir. C'est que vous êtes ici par simple curiosité — comme c'est le cas pour la majorité d'entre vous probablement — ce que je dirai sera pour vous purement négatif et n'aura aucun sens constructif.

Aussi, je vous prie, n'oubliez pas que nous essayerons ce soir, d'examiner et de découvrir ensemble ce qu'il y a de vrai et de faux dans les conditions sociales et religieuses existantes; ne mettez pas sans cesse vos préjugés en avant — que vous soyez Chrétiens ou d'une autre Secte — mais gardez une attitude intelligente, critique, non seulement à l'égard de ce que je dirai, mais en face de toute chose dans la vie; vous cesserez ainsi de chercher de nouveaux systèmes, qui une fois trouvés s'altèrent, se corrompent, vous garderez vos esprits et vos cœurs libres, sans créer de fausses barrières dans lesquelles la pensée s'empêtrerait de nouveau.

La plupart d'entre vous êtes à la recherche d'un nouveau système de pensée, d'économie sociale, de philosophie religieuse. Pourquoi chercher un nouveau système ? « Parce que, dites-vous, — si vous vous en préoccupez — je suis mécontent de l'ancien ».

Mais, je vous le dis, ne cherchez pas un nouveau système, examinez plutôt celui-là même dans lequel vous êtes retenus; vous verrez qu'aucun système ne peut faire naître l'intelligence créatrice, essentielle à la compréhension de la Vérité,

ou de Dieu, quelque nom que vous lui donniez; aucun système ne vous fera découvrir cette éternelle réalité; mais vous-même, comme individu, essayez de comprendre le système que vous avez échafaudé à travers les siècles.

Je n'ai pas l'intention de vous proposer un nouveau système de philosophie. Ce sont des cages pour enfermer la pensée. Au lieu d'aider l'homme, ils l'entravent, ce sont des moyens d'exploitation; mais si vous, individus, commencez à remettre en doute la valeur des systèmes vous ne pourrez plus en accepter un nouveau, comme un autre soporifique qui ne ferait que vous endormir et vous transformer de nouveau en machines.

Cherchons ce qui est vrai et ce qui est faux dans le système des religions et de la sociologie. Quelle est la base des religions? Je parle de la religion sous la forme cristallisée qui est devenue l'idéal le plus élevé de la majorité, c'est-à-dire des religions telles qu'elles sont, non comme vous voudriez qu'elles fussent.

Sur quoi reposent-elles? Si vous y réfléchissez sans y mêler vos espoirs ou vos préjugés vous constaterez qu'elles reposent sur le réconfort, la consolation apportés à vos souffrances. L'esprit humain cherche sans cesse une position de certitude de sécurité, dans une croyance, un idéal ou un concept; l'habitude de rechercher la sécurité, la certitude engendre la peur. Si vous avez peur, vous avez besoin de vous conformer.

Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails; je le ferai au cours des différentes réunions; je voudrais seulement exposer brièvement l'idée et si elle vous intéresse vous y réfléchirez, et nous la discuterons par questions et réponses.

Les soi-disant religions proposent un modèle à l'esprit qui cherche le réconfort, la sécurité, nés de la peur; pour vous mouler suivant un modèle spécial, elles emploient ce qu'elles appellent la foi; elles exigent la foi. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, et ne bondissez pas sur moi.

Elles exigent la foi et vous acceptez la foi qui vous protège des conflits de l'existence quotidienne, des luttes, des dégoûts, des chagrins. De cette foi, qui doit être dogmatique, sont nés les églises, les idéals, les croyances.

Or, pour moi, et rappelez-vous, je vous prie, que je vous ai demandé de critiquer et non d'accepter, pour moi tous les idéals, toutes les croyances sont les obstacles qui vous empêchent de comprendre le présent. Vous les jugez nécessaires comme des phares, pour vous guider à travers le tumulte de la vie, c'est-à-dire que vous vous intéressez aux croyances, à la tradition, aux idéals, à la foi, plutôt que de chercher à comprendre le tumulte lui-même. Pour le comprendre, il ne faut ni préjugé ni croyance; il faut le regarder en face, le juger avec un esprit neuf, non contaminé, ni déformé par ce préjugé particulier que nous appelons un idéal.

Si nous cherchons le confort, la sécurité, il nous faut un modèle à imiter, il nous faut un refuge; donc, nous avons déjà une idée préconçue de ce que doit être Dieu, la Vérité.

Pour moi, il existe une réalité vivante éternelle fondamentale; mais elle ne peut être conçue d'avance; elle n'exige aucune croyance, aucun idéal qui retient l'esprit attaché comme un animal à un piquet; elle veut, au contraire, un esprit libre, qui va toujours se mouvant, expérimentant, ne restant jamais statique. Appelez cette réalité vivante Dieu ou la Vérité, cela n'a pas d'importance; on ne peut la saisir au moyen du conformisme, mais avec une suprême intelligence qui remet en question tout ce qui encercle l'esprit. Parmi vous, qui avez des tendances religieuses, la plupart sont en quête de la vérité; cette recherche même indique que vous vous évadez du conflit présent, que vous êtes mécontents des conditions actuelles. Vous essayez de trouver ce qui est réel; vous abandonnez la lutte et vous vous enfuyez pour trouver Dieu, la Vérité. Cette recherche est la négation de

la vérité, car vous voulez vous échapper, trouver le confort, la sécurité.

Aussi, les religions telles qu'elles sont, fondées sur le besoin de sécurité, ne sont qu'une série d'exploitations. Ceux que nous appelons médiateurs entre notre conflit présent et la réalité supposée sont devenus nos exploiteurs; ce sont les prêtres, les maîtres, les instructeurs, les sauveurs, car c'est seulement par la compréhension du conflit présent, de toute sa signification dans les nuances les plus délicates, que nous pouvons découvrir ce qu'est le réel et personne ne peut nous y aider.

Si le chercheur et l'instructeur connaissaient ce qu'est la vérité, tous deux pourraient aller vers elle; mais le disciple ne peut savoir ce qu'est la vérité. Donc sa quête ne peut se faire qu'au milieu du conflit, et non loin du conflit; tout instructeur qui décrit ce qu'est la vérité, ce qu'est Dieu, nie la vérité même, car elle est incommensurable et ne peut se décrire en mots. L'illusion des mots ne peut la contenir, ni servir de pont pour aller vers elle.

Mais si vous, comme individu, commencez à réaliser l'immense conflit, à en discerner la cause et l'erreur, vous découvrirez ce qu'est la vérité; c'est l'éternel bonheur, l'intelligence, mais non cette chose falsifiée qu'on appelle spiritualité qui n'est qu'un conformisme imposé à la peur, par l'autorité. Pour découvrir cette chose exquise, infinie, l'homme ne peut être une machine à imiter et nos religions n'en font pas autre chose.

En outre, nos religions divisent les peuples à travers le monde. Vous, qui vous appelez Chrétiens, avec vos préjugés particuliers, et les Hindous avec leurs croyances propres, ne vous rencontrez jamais. Vos religions, vos croyances vous maintiennent séparés. « Mais, dites-vous, si les Hindous devenaient Chrétiens, nous obtiendrions l'unité », les Hindous disent : « Qu'ils deviennent tous Hindous ».

Même alors, il y aurait division car la croyance entraîne les divisions, les distinctions, l'exploitation, la lutte incessante entre les catégories distinctes.

Nous disons que les religions unifient : c'est le contraire. Regardez le monde déchiqueté en petites sectes étroites luttant les unes contre les autres pour augmenter le nombre de leurs adhérents, leurs richesses, affermir leurs positions, leurs autorités, prétendant être « La » Vérité. Il n'y a qu'une seule Vérité; vous ne pouvez aller à elle par l'entremise d'aucune secte, d'aucune religion. Pour discerner ce qui est juste de ce qui est faux dans une religion, il ne faut pas être une machine, accepter ce qui est et s'en contenter. Si vous êtes satisfaits, vous ne m'écouterez pas et je parlerai en vain.

Si vous êtes mécontents, je vous aiderai à remettre les questions au point; le doute vous fera découvrir ce qui est la vérité et vous connaîtrez la plénitude, la richesse, l'extase de la vie, au lieu de cette lutte constante, acharnée que vous soutenez contre toute chose pour assurer votre sécurité et que vous appelez vertu.

Cette peur du besoin de sécurité cherche aussi un abri dans la société. La société après tout, n'a rien de mystérieux; elle n'est que l'expression de l'individu multipliée par milliers; elle est ce que vous êtes; elle domine, elle oppresse, elle contrôle, elle déforme; elle est l'expression de l'individu. Cette société vous protège, par le moyen de la tradition, de l'opinion publique. L'opinion publique soutient que la possession des biens, que la propriété est parfaitement éthique, morale, vous confère des distinctions et des honneurs, fait de vous un personnage. Cette opinion traditionnelle vous l'admettez, vous l'avez créée vous-même comme individus, car c'est ce que vous cherchez, vous voulez tous être un personnage dans l'Etat, Sir ou Lord, quelque chose, et détenir tout ce qui a pour base la possession, les richesses, cette opinion est devenue juste, vraie, parfaitement Chrétienne ou parfaitement

Hindoue, c'est la même chose. Nous l'appelons la moralité et cette moralité consiste à s'ajuster à un modèle. Je ne prêche pas l'opposé, je vous montre l'erreur et si vous voulez trouver la vérité, vous agirez, vous ne prendrez pas l'opposé. Vous considérez que posséder vos biens, votre femme, vos enfants, est parfaitement moral. Supposez qu'une autre société vienne à naître où la propriété soit un mal, où l'idée de possession soit proscrite, et qu'on vous l'ait inculquée par l'éducation, l'opinion, les circonstances. Alors la moralité perd son sens; elle n'est qu'une simple commodité, une habile adaptation aux circonstances, non la véritable perception des choses. Supposez que vous, individu, vouliez ne pas être possessif, considérez tout ce qu'il faudrait combattre. Le système social n'est que possession. Si vous voulez comprendre, et ne pas être poussé par des circonstances qui ne sont pas dites morales, vous comme individu, vous devez commencer par vous dégager volontairement de ce système, et non pas vous laisser mener comme des brebis à accepter une moralité de non-possessivité.

Or, que vous le vouliez on non, que vous le jugiez raisonnable ou non, vous êtes poussés par les circonstances, par les conditions que vous avez créées, parce que vous êtes toujours avides de posséder; peut-être un autre système viendra vous pousser vers l'opposé — vers la non-possessivité. — Assurément, ce n'est pas cela la moralité, ce n'est que de la passivité. La vraie moralité, c'est comprendre pleinement l'absurdité du sentiment possessif, le combattre volontairement, et non se laisser pousser dans un sens ou dans un autre.

Un autre appui de cette société, c'est la conscience de classe qui est aussi née du besoin de sécurité. De même que les croyances se développent en religions, ainsi le sens possessif s'exprime en classes et en nationalités. De même que les croyances divisent les peuples, les conditionnent les tiennent

à l'écart les uns des autres, le sens de possession s'exprimant en conscience de classe et se développant en nationalités, maintient les peuples isolés. Toute nationalité a pour base l'exploitation de la majorité par un petit nombre qui détient les moyens de production à son profit. Cette nationalité, grâce à l'instrument appelé patriotisme, est une cause de guerre. Toutes les nationalités, tous les gouvernements souverains doivent se préparer à la guerre; c'est leur devoir. A quoi bon être pacifiste et parler en même temps de patriotisme ? Vous ne pouvez parler de fraternité et parler de Christianisme, parce que c'est un non sens : pas plus ici qu'en Inde, ou ailleurs. En Inde, ils peuvent parler d'Hindouisme, dire nous sommes un, toute l'humanité ne fait qu'un. Ce ne sont que des mots, c'est une pure hypocrisie.

Ainsi toutes les nationalités sont une cause de guerre. Lorsque je parlais en Inde, on me disait : (actuellement les Hindous traversent une crise de nationalisme) « Occuponsnous d'abord de notre propre pays où tant d'êtres meurent de faim; après, nous parlerons de l'unité humaine ». C'est ce que vous dites ici : « Protégeons-nous d'abord, nous parlerons ensuite d'unité, de fraternité », etc...

Si vraiment l'Inde se préoccupe du problème de la famine, si vous vous préoccupez réellement du problème du chômage, vous ne pouvez le traiter seulement du point de vue de la Nouvelle-Zélande; c'est un problème humain et non celui d'un groupe pris à part. Vous ne pouvez résoudre le problème de la famine comme problème hindou ou chinois, ni celui du chômage comme problème anglais, ou allemand ou américain ou australien, il faut le prendre dans son entier, vous ne pourrez le faire que si vous n'êtes plus nationaliste, si vous n'êtes plus exploité au moyen du patriotisme. Vous n'êtes pas patriote chaque matin en vous éveillant; vous le devenez quand les journaux disent que vous devez l'être parce qu'il faut vaincre votre voisin. C'est « nous » qui

sommes les barbares, non celui qui envahit votre pays. Le barbare, c'est le patriote. Pour lui, sa patrie est plus importante que l'humanité, que l'homme; je dis que vous ne résoudrez ni le problème économique, ni le problème des nationalités, tant que vous serez New-Zélandais, mais seulement lorsque vous serez un réel être humain, libéré de tous les préjugés de nationalités, quand vous ne serez plus possessif, et que votre esprit ne sera plus divisé par des croyances. L'unité humaine pourra vraiment exister, les problèmes de la famine, du chômage, de la guerre disparaîtront parce que vous considérerez l'humanité comme un tout et non comme des peuples qui veulent exploiter d'autres peuples.

Vous voyez ce qui divise les hommes, ce qui détruit la vraie gloire de l'existence en laquelle seule vous pouvez trouver cette réalité vivante, cette extase, cette immortalité. Mais pour la trouver, il faut avant tout être des individus; c'est-à-dire que vous devez commencer à comprendre, donc à agir; à découvrir ce qui est faux dans le système actuel, et comme individus, vous formerez un noyau. Vous ne pouvez changer la masse ? Qu'est-ce que la masse ? Vous-mêmes multipliés. Nous attendons que la masse agisse, espérant qu'un miracle se produira quelque beau jour et amènera un changement, parce que nous ne pensons pas, nous n'avons pas envie d'agir. Si vous restez dans cette attitude d'attente, il y aura des luttes de plus en plus violentes toujours plus de souffrance, plus d'incompréhension; la vie est devenue une tragédie, elle a perdu toute valeur. Au contraire, si vous, individu, agissez volontairement, parce que vous voulez comprendre et découvrir, vous ne deviendrez pas un réformateur, mais vous deviendrez responsable; il se produira un changement, vous ne prendrez plus pour base l'amour de la possession des distinctions, mais la réelle humanité et vous créerez l'affection, la pensée active, l'extase de vivre.

PREMIÈRE CAUSERIE
DANS LES
« JARDINS DE L'ÉCOLE VASANTA »

30 Mars 1934.

AMIS,

Il semble que ce soit dommage, pour une belle matinée comme celle-ci, de parler des multiples contraintes, des cruautés que nous endurons chaque jour; des exploitations diverses et plus ou moins conscientes que nous voyons autour de nous; cependant nous nous efforçons d'en sourire, de les supporter; nous menons une vie odieuse et laide, essayant de nous arranger tant bien que mal au milieu des malheurs et des souffrances qui nous assaillent journellement.

Si vous considérez ce qui se passe, vous constaterez qu'en dépit de cette oppression, de cette cruauté, de cette exploitation extraordinaire des uns par les autres, nous cherchons continuellement la satisfaction; soit en tolérant tout ce que nous voyons, soit en voulant le changer. De temps en temps, si nous sommes atteints directement nous avons un brûlant désir de changer, de déraciner le mal, de vivre d'une manière décente, humaine, complète; mais quand ce contact immédiat a disparu emportant les souffrances, nous retombons dans la satisfaction.

Aussi, si vous êtes simplement satisfaits, heureux, contents de rester tel que vous êtes au milieu d'un monde où tout croule, où il y a tant de corruption, d'exploitation et de cruauté, où il se passe de réelles horreurs, il n'y a rien à

dire et je crains que mes paroles ne restent absolument vaines. Mais si vous voulez un changement, si vous pensez que, comme êtres humains, nous devrions créer un état de choses, des conditions, un milieu différents, non seulement pour une élite choisie, mais pour l'humanité entière, considérons le problème ensemble. Non que j'aie envie de dogmatiser ou de vous influencer, dans un sens ou dans un autre, ou de vous pousser à agir d'une manière particulière; mais en réfléchissant ensemble, nous aboutirons à une conclusion naturelle de laquelle l'action devra découler nécessairement et spontanément. Ainsi deux voies sont ouvertes pour chaque individu : ou rapiécer, réformer ou changer complètement l'orientation de la pensée.

Ce que j'appelle rapiéçage, c'est cette continuelle modification du système de pensée actuel en gardant la base intacte : c'est s'en tenir aux difficultés superficielles, porter remède aux afflictions passagères et ne pas s'en prendre aux causes fondamentales. C'est comme si vous vouliez améliorer les taudis de la cité; non qu'il soit mauvais d'améliorer les taudis, mais qu'il y ait des taudis, qu'il y ait des gens qui exploitent, qu'il existe ces distinctions de classe, c'est là le problème, et non telle ou telle amélioration à apporter. Tant que nous n'aurons pas compris cela, tant qu'il n'y aura pas un changement radical, fondamental, traiter les symptômes ne produira aucun résultat.

Je voudrais vous montrer, ce matin, que la pensée, donc l'action, qui prend racine dans l'idée de croissance personnelle, d'agrandissement personnel, dans la conscience de soi, toujours limitée, ne pourra manquer de soulever des problèmes issus de cette conscience limitée; malgré les changements, malgré les réformes sociales, si le système de pensée garde à sa base la possessivité, la sécurité, les droits de propriété, vous ne traiterez que les symptômes, vous ne vous attaquerez pas à la racine.

Supposez, Messieurs, qu'il y ait une réforme à la propriété, vous trouveriez parfaitement juste de posséder votre petit coin de terre et que chacun possède un coin de terre. Vous voulez vous attacher à votre propriété particulière et laisser les autres faire de même; au lieu que, pour moi, l'idée même de possessivité ne peut manquer de provoquer une lutte avec le voisin, d'engendrer les distinctions, le snobisme, les classes, les nationalités; si votre réforme porte sur ce que vous devez posséder, et ce que votre voisin doit posséder, vous faites encore comme le médecin qui traite les symptômes et ne s'attaque pas à la racine du mal.

Prenons un autre exemple : Traiter les symptômes c'est encore admettre que vous pouvez vous attacher à votre religion, moi à la mienne, pourvu que nous soyons tolérants. J'ai expliqué, l'autre soir, comment la fondation d'une religion suppose l'adhésion à un credo, à un dogme spécial. Vous vous dites religieux, chrétien, parce que vous avez certaines croyances, un certain idéal, certains dogmes, et vous pensez que le monde sera parfait quand tous les peuples du monde croiront ce que vous croyez, adopteront votre forme particulière de pensée; nous essayons, par cette attitude envers les religions, de réformer, de rapiécer.

Pour moi, la véritable réforme, le véritable changement de pensée, c'est de voir l'absurdité des religions. Les croyances font naître les divisions. Tant que vous resterez encagé dans une forme particulière de pensée, vous serez naturellement séparé de moi; il n'y aura aucun contact humain, aucune compréhension vraiment humaine, mais un choc de préjugés.

Donc, si vous ne faites que réformer, amener quelques améliorations dans le système de pensée, de culture, dans les droits de propriété, vous pouvez momentanément alléger les souffrances, mais vous ne faites que différer, remettre à plus tard la solution de la question fondamentale : Est-il

indispensable qu'une société ou une culture se base sur l'agrandissement personnel, la possessivité et l'exploitation ?

Ainsi, vous, en tant qu'individus, vous avez à découvrir ce que vous voulez faire : Si vous appartiendrez à ce système avec toutes ses nuances, toutes ses subtilités; ou si, vous rendant compte, comme individus, que l'état de choses existant ne peut amener que guerres, cruautés, exploitation, vous êtes préparés à changer complètement, non pas à vous occuper seulement des symptômes; devant tout individu, le problème se pose; ne ferons-nous que rapiécer ou adopterons-nous une toute autre attitude de pensée non enracinée dans la possessivité, l'importance personnelle ? Cette attitude produirait nécessairement, par degrés, un nouvel état de choses, une nouvelle société, une nouvelle conscience dans lesquels l'exploitation, la lutte continuelle pour l'existence — pour la seule existence — n'auraient plus de place. Vous ne résoudrez pas la question en vous asseyant pour la discuter intellectuellement, en comparant des théories, mais en réfléchissant vraiment, en vous demandant, en ce qui vous concerne, si vous souffrez réellement. C'est vous qui avec votre raison, donc par votre action, devez décider si vous voulez faire naître une humanité dans laquelle il y aurait une vraie compréhension, ou maintenir cet état de lutte incessante.

On m'a posé quelques questions auxquelles je vais répondre; et j'ai l'intention de le faire chaque jour.

QUESTION. — *Quelques-uns de mes amis ont fait observer que tout en s'intéressant intensément à ce que vous dites, ils préfèrent le service plutôt que la préoccupation de ces questions de la vérité ? Quelle réponse leur ferez-vous ?*

KRISHNAMURTI. — Monsieur, qu'entendez-vous par le Service ? Tout le monde a envie d'aider. C'est le cri de ces gens qui croient servir le monde, spécialement ceux qui font

partie d'une secte, ils parlent toujours d'aider. C'est leur maladie; ils croient qu'en faisant telle ou telle chose, peu importe laquelle, ils vont servir, ils vont aider. Qui dira ce que c'est que le service ? Un soldat prêt à tuer le barbare qui envahit son pays, dit qu'il sert la patrie. L'homme qui tue, le boucher, dit qu'il sert la communauté. L'exploiteur qui a monopolisé entre ses mains les moyens de production, dit qu'il sert la communauté; de même le prêtre qui exploite la croyance, dit qu'il sert le pays, la communauté. Qui pourra décider ?

Ou bien, nous placerons-nous d'un point de vue différent ? Pensez-vous qu'une fleur, une rose, se dit sans cesse qu'elle sert l'humanité, que son existence aide le monde, parce qu'elle est belle ? Au contraire, parce qu'elle est belle, d'une suprême beauté, inconsciente de sa propre magnificence, elle aide véritablement, non pas à la manière de l'homme, qui va criant partout qu'il sert le monde. Cela signifie que chacun se sert de ses moyens, de ses idées, pour exploiter le monde, non pour le libérer. Personnellement, — vous voulez ne pas vous méprendre sur le sens de ce que je dis — ce n'est pas du tout mon point de vue. Je n'ai pas le désir d'aider, comme vous le dites. Je ne puis aider, cela arrive naturellement. C'est cela le service. Je ne désire pas faire partager aux autres ma forme particulière de croyance, ni les faire entrer dans ma propre cage de pensée, car je soutiens que toute croyance est une limitation.

Pour servir réellement, il faut être suprêmement libéré de la conscience limitée que nous appelons le « Je », l'ego, la conscience centrée sur soi; tant qu'elle existe, vous ne servez pas véritablement. Si vous ne pensez pas réellement vous ne pouvez savoir si vous aidez. Aussi, ne commençons pas par nous demander si nous servons le monde, mais si nous avons le pouvoir de penser et de sentir. Pour penser réellement, il ne faut pas que l'esprit soit lié à une croyance.

C'est très simple, n'est-ce-pas ? Pour penser réellement, profondément, sincèrement, complètement, il faut que l'esprit soit libre de préjugés, de certitude, de crainte, d'idées préconçues; il doit partir sur nouveaux frais, à vide, et non avec un bagage de traditions. Après tout, la tradition n'a de valeur qu'autant qu'elle vous aide à penser, et non si elle vous surcharge de son poids.

En d'autres termes, nous avons tous le désir d'aider; quand vous voyez la souffrance du monde, vous avez un intense besoin de servir; mais pour aider vraiment, il faut aller jusqu'à la racine fondamentale, il faut découvrir la cause de la souffrance; vous ne pouvez le faire qu'en allant aux profondeurs de la pensée, et cette pensée n'est pas la simple jouissance intellectuelle; elle n'existe que dans l'action.

QUESTION. — *On affirme qu'il n'y a qu'une ou deux personnes dans le monde pouvant espérer saisir l'importance de votre message.*

Donc, à un degré inférieur, l'enseignement de la Théosophie moderne est nécessaire comme adjuvant pour le salut du monde ? Qu'avez-vous à répondre ?

KRISHNAMURTI. — Avant tout, Monsieur, il faut comprendre ce que j'ai à dire, avant de déclarer que c'est impossible. Ce que je veux dire, c'est que tout notre système de pensée, d'action, de vie, repose sur le développement personnel et la croissance aux dépens des autres. C'est un fait, n'est-ce pas ? Tant que ce fait existera dans le monde, il y aura souffrance, exploitation, division de classes; aucune forme de religion ne peut apporter la paix, parce qu'elle est la création des intenses désirs des hommes, elle est un moyen d'exploitation. Cette réalité vivante, que je dis qui existe — appelez-la Dieu, la Vérité ou d'un autre nom — cette suprême intelligence que je dis avoir réalisée,

ne peut se trouver que par la libération des entraves que vous avez créées en cherchant la sécurité et le confort, le confort des religions et la sécurité artificielle de la possession des biens.

Certainement, ce n'est pas très difficile à comprendre. La difficulté, c'est de le traduire en actes; ce n'est pas tant le courage, mais plutôt la compréhension qui est nécessaire. La plupart d'entre nous attendent que le monde change au lieu de commencer par changer nous-mêmes. Nous attendons que le monde change cette attitude de possessivité, sans nous demander si, comme individus, nous pouvons nous-mêmes nous libérer. Pour s'en libérer, il faut discerner intelligemment quels sont nos besoins essentiels; quand nous avons trouvé nos besoins essentiels, nous ne sommes plus avides de possessions. Tout homme peut connaître ses besoins, très simplement, très clairement, s'il s'interroge avec intelligence, mais non si son esprit est captif de l'avidité, de l'exploitation. Quand vous connaissez vos besoins, vous ne faites plus de compromis entre ces besoins essentiels et les conditions du monde qui reposent sur la soif des possessions.

J'espère avoir expliqué cela clairement.

Ce que je veux dire, c'est qu'il ne peut exister entre les hommes de rapports vraiment humains, vitaux, c'est qu'on ne peut jouir de la plénitude de la vie dans le présent — ce qui pour moi est la seule éternité — tant que l'esprit et le cœur sont paralysés par la peur; pour surmonter cette peur, nous avons créé d'innombrables barrières, religions, croyances, sécurités, possessions, et ainsi, comme individus, nous ajoutons sans cesse aux souffrances, aux luttes, au chaos du monde. Assurément, c'est très simple, si vous y réfléchissez.

Si vous voulez vraiment comprendre ce que je dis, examinez une des idées que j'avance et mettez-la en action; vous verrez qu'elle devient pratique, et non vague, théorique,

impossible à saisir; alors vous n'avez pas besoin d'un autre enseignement.

Vous savez, cette idée que les gens ne comprennent pas, qu'il faut leur donner quelque autre enseignement qu'ils puissent comprendre est un habile moyen d'exploitation. C'est l'attitude de la classe capitaliste, c'est l'attitude de l'homme qui possède; il veut nourrir le monde, guider le monde, diriger l'autre homme; tandis que je veux éveiller l'autre homme pour qu'il agisse par lui-même. Si je puis lui donner le sens de sa propre force, de sa propre intelligence, éveiller sa propre responsabilité, sa propre activité, je détruis la distinction de classe. Je ne le laisse pas dans la nursery, comme un enfant, pour qu'il soit exploité par celui qui est censé en savoir davantage. C'est l'attitude de toutes les religions; elles disent qu'à l'exception d'une ou deux personnes, vous ne pouvez seuls découvrir la vérité; elles vous proposent de vous aider, de vous servir de médiateur, donc elles commencent à vous exploiter. C'est là le processus de toute religion. C'est une habile manière d'exploiter, de se montrer cruel, que de maintenir les hommes dans la sujétion, exactement comme le fait la classe capitaliste : L'une emploie des moyens spirituels, l'autre des moyens matériels. Mais si vous les regardez de près, toutes les deux sont de cruelles exploitations. (*Très bien, Très bien.*)

Messieurs, je vous prie, ne prenez pas la peine de crier : « Très bien ! » Ce qui est important, c'est d'agir et non d'être intellectuellement d'accord avec moi; cela n'a pas de valeur. Vous ne pouvez approuver que par l'action. Quand vous manifestez ainsi votre approbation cela signifie qu'il vous faut vous dresser seul contre la société, contre vos voisins, votre famille, contre tout ce que la société a édifié depuis des générations; cela exige une profonde percep-

tion, non du courage ni une attitude héroïque devant la vie, mais une perception directe et profonde de ce qui est réel.

Pour moi, la vie n'est pas destinée à être une école. La vie ne s'apprend pas, elle est faite pour être vécue divinement, avec une suprême intelligence; mais si vous en faites une bataille, une lutte, un effort continuels, elle devient hideuse; et vous l'avez rendue telle par votre unique souci de croissance personnelle, de développement, d'agrandissement personnel; tant que cet état durera, la vie ne sera qu'une lutte hideuse.

Ainsi, voilà ce que je veux dire. Assurément, c'est très facile à comprendre, au moins dans un sens : on peut le saisir immédiatement. On peut voir dans quelle direction il faut tendre; et, pour changer son attitude, il ne faut pas être satisfait, mais passer par de grandes afflictions, des conflits brûlants qui vous forcent à découvrir; et Dieu sait que toute la journée les conflits se présentent; mais nous avons exercé notre esprit à la ruse, nous passons légèrement par-dessus ces conflits et nous nous en échappons. Aussi, nous avons beau affronter conflits sur conflits, nous poser problèmes sur problèmes, notre esprit a appris à ruser et à esquiver.

QUESTION. — *Voulez-vous, s'il vous plaît, expliquer avec plus de détails ce que vous entendez par cette affirmation : « vos instructeurs sont vos destructeurs ». — Comment un prêtre, pourvu qu'il soit honnête dans ses intentions, peut-il être un destructeur ?*

KRISHNAMURTI. — Monsieur, pourquoi avez-vous besoin d'un prêtre ? Pour vous maintenir dans le droit chemin ? Pour vous mener à la vérité ? Pour servir d'interprète entre Dieu et vous-même ? Pour accomplir un rite, une cérémonie de mariage ou de mort, ou le service du dimanche matin ? Pourquoi avons-nous besoin de prêtres ? Quand nous décou-

vrirons pourquoi nous en avons besoin, nous comprendrons qu'ils sont nos destructeurs.

Si vous dites qu'un prêtre est nécessaire pour vous maintenir dans la stricte moralité, vous n'êtes déjà plus moral; même si le prêtre vous y force; pour moi, la moralité n'est pas la contrainte; la vraie moralité n'est pas née de la peur ni conditionnée par les circonstances, c'est l'action volontaire née de la compréhension; donc, le prêtre n'est pas nécessaire pour conserver votre intégrité. Si vous dites qu'il est nécessaire comme médiateur ou interprète entre vous et la vérité, je réponds que vous devez savoir tous deux ce qu'est la vérité.

Pour demander que l'on vous conduise quelque part, il faut savoir où vous allez, et le guide doit savoir aussi où il va vous mener; et si vous savez ce qu'est la vérité, vous n'avez pas besoin d'un guide. Ne croyez pas, je vous prie, que c'est habileté de langage, ce sont des faits.

Or, qu'avons-nous fait ? Nous nous sommes forgé une idée de la vérité par contraste avec ce que nous sommes. Nous disons que la vérité est calme, sage, illuminée, et nous voulons qu'on nous aide à l'atteindre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que vous cherchez quelqu'un qui vous aide à vous évader du conflit et vous mène vers ce que vous supposez être la vérité; autrement dit, le prêtre vous aide à fuir les réalités, les faits.

L'autre jour, je parlais avec un prêtre, il me dit qu'il maintenait son église à cause du chômage. « Vous savez, disait-il, les chômeurs n'ont pas de foyer; ils n'ont autour d'eux ni beauté, ni musique, ni lumières, ni couleurs, rien; ils n'ont pas même une vie, sinon l'horreur d'une vie odieuse; s'ils viennent une fois par semaine à l'église, du moins, ils y trouvent la beauté, le calme, une atmosphère parfumée; ils s'en vont apaisés pour le reste de la semaine, et ils reviennent... »

N'est-ce pas là, assurément, la forme la plus évidente de l'exploitation ? Ce prêtre essayait de les apaiser au milieu de leur conflit, de les faire tenir tranquilles, en d'autres termes de les engluer, les empêchant d'essayer de découvrir la véritable cause du chômage.

Si vous dites qu'il faut des prêtres pour accomplir les rites, les cérémonies du christianisme, cherchons si ces rites sont nécessaires. Comme je n'y assiste pas, je ne puis répondre. Pour moi, ils sont sans valeur; mais pour vous, quelle est leur utilité ? En quoi vous profitent-ils ? Vous allez à l'église le dimanche matin, vous vous sentez élevé, rempli de dévotion, tout ce que vous voudrez, et pendant le reste de la semaine vous êtes exploité ou vous exploitez, c'est encore de la cruauté. Ainsi, quelle est la nécessité du prêtre ?

Si vous dites que c'est un moyen de gagner de l'argent, nous le placerons dans une catégorie tout à fait différente. Si vous le considérez comme une profession telle que le barreau, la marine, l'armée, c'est tout différent, et la plupart des religions avec leurs prêtres ne sont pas autre chose : une antique profession.

Si vous considérez le prêtre comme un instructeur pour vous guider, je dis qu'il vous exploite, qu'il est votre destructeur. Je n'ai rien contre les prêtres — Chrétiens ou Hindous — pour moi, ils sont tous les mêmes, je dis qu'ils ne sont pas nécessaires à l'humanité. N'acceptez pas ce que je dis comme une affirmation dogmatique, une autorité décisive, réfléchissez vous-même.

Si vous acceptez ce que je dis, je deviendrai aussi votre prêtre et votre exploiteur; mais si vous considérez le fait en général, si vous y réfléchissez, non pendant un instant passager, mais profondément, vous verrez que ces religions et tous leurs instructeurs sectaires, maintiennent l'humanité dans un état de division. Elles intensifient les distinctions de classe,

les divisions de nationalités, tout ce qui mène aux horreurs de la guerre, à une plus grande exploitation, au lieu de mener au réel amour, à la véritable profondeur de la pensée.

QUESTION. — *Y a-t-il une vie future ?*

KRISHNAMURTI. — Je suppose que cela vous intéresse réellement, puisque vous posez la question ? Pourquoi demandez-vous s'il y a une vie future ? Par amusement ou par curiosité ? Parce que vous avez peur du présent et que vous cherchez à savoir ce qu'est le futur ? Ou simplement à titre de renseignement ?

Or, vous savez que des savants modernes bien connus affirment qu'il y a une vie future; qu'au moyen des médiums on peut avoir par soi-même la preuve de cette vie après la mort. Très bien, admettons qu'il y a une vie future. Qu'avez-vous obtenu en découvrant qu'il y a une vie future ? Vous n'êtes ni plus heureux, ni plus intelligent, ni plus humain, plus réfléchi, plus aimant. Vous êtes revenu à votre point de départ. Vous avez acquis la connaissance d'un autre fait : — qu'il y a une vie au-delà. Ce peut être une consolation; et même alors ? « J'ai, dites-vous, la certitude de vivre une autre vie. » — Même avec cette certitude, n'avez-vous pas les mêmes problèmes, les mêmes difficultés, les mêmes joies et plaisirs fugitifs ? Au lieu que, pour moi, en admettant que ce soit un fait, il a très peu d'importance, l'immortalité n'est pas dans le futur; l'immortalité ou l'éternité, comme vous voudrez l'appeler, est le maintenant présent; et le présent vous ne pouvez le comprendre que si l'esprit est libéré du temps.

Je crains d'être obligé de parler un peu métaphysique; j'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient; d'ailleurs, ce n'est pas réellement de la métaphysique.

Tant que l'esprit est dans l'esclavage du temps, vous avez la peur de la mort, la crainte et l'espoir d'une vie future,

vous vous posez perpétuellement des questions sur ce sujet. Cette peur est déjà une lente décrépitude, une mort lente, quoique vous soyez vivant. La recherche même de ce qu'est le futur prouve que vous êtes déjà en train de mourir. Pour vivre d'une manière complète, dans la plénitude du présent, dans l'éternel maintenant, l'esprit doit être libéré du temps. Je n'emploie pas le mot temps dans le sens où nous l'employons généralement pour notre commodité, pour prendre le bateau ou le train, pour fixer un rendez-vous, etc. J'emploie le mot temps dans le sens de mémoire. Si chaque matin, vous naissiez frais et neuf, débarrassé du fardeau des mémoires d'hier, des incrustations du passé, chaque jour, alors, serait nouveau, frais, simple; pouvoir vivre dans cette fraîcheur, cette simplicité, c'est être libéré du temps. Notre esprit est devenu un magasin de souvenirs, il est accablé par le passé, surchargé des innombrables expériences que nous avons traversées.

C'est avec le bagage du passé, le fardeau des expériences que nous abordons, une expérience neuve, fraîche, un nouveau jour, de nouvelles circonstances; avec l'arrière-plan du passé, nous rencontrons le présent. N'en est-il pas ainsi ? Si vous êtes Chrétien, vous avez, à l'arrière-plan de votre esprit les dogmes, les croyances, les traditions chrétiennes, et vous essayez d'aborder la vie avec ces idées-là.

Ou, si vous êtes socialiste, vous avez certains préjugés, certains dogmes bien définis et vous regardez la vie avec ces verres déformants. Vous abordez toujours le présent avec l'encombrement du passé, aussi vous ne comprenez pas le présent. C'est ce malentendu qui crée la mémoire, l'accumulation des souvenirs, le besoin de savoir si vous vivrez une autre vie. Tandis que si vous pouvez vous placer devant toute chose avec un esprit neuf, non contaminé ni surchargé par les acquisitions du passé, ou la pensée du futur, vous verrez que la mort n'existe pas, que la peur n'existe pas.

La vie est une extase continuelle, non une horrible, une affreuse lutte; mais cette attitude exige une grande lucidité de pensée, une grande agilité de l'esprit et du cœur dans le présent.

Je crains que celui qui a posé la question ne soit déçu. Il veut savoir s'il y a — ou s'il n'y a pas — il veut une réponse catégorique, oui ou non. Je crains qu'il ne puisse exister de réponse catégorique. Méfiez-vous des réponses catégoriques « oui » et « non ». N'est-il pas plus important, réellement, de savoir comment vivre, que de chercher ce qui se passe quand vous mourez ? Ce sont les mourants qui veulent savoir ce qui arrive après la mort — non les vivants. Cherchons plutôt à découvrir si nous pouvons vivre richement, humainement, complètement, divinement, au lieu de chercher ce qui est au-delà. Quand vous saurez vivre ainsi, vous trouverez ce qui est au-delà; cette découverte n'est pas une théorie, c'est un fait; vous verrez que ce que vous cherchez a très peu de sens, parce qu'il n'existe pas une chose telle que « l'au-delà ». La vie est un tout complet, sans commencement ni fin; cette extase, cette sagesse amène la plénitude de la vie dans le présent.

QUESTION. — *L'Angleterre deviendra-t-elle fasciste, est-ce un mouvement progressiste ?*

KRISHNAMURTI. — Aucun mouvement, reposant sur la possessivité, conservant les distinctions de classes, excitant la peur, ne peut-être un véritable mouvement ni un mouvement progressiste. J'ai lu des livres fascistes; ils parlent du droit divin de la propriété; ils maintiennent les distinctions de classe, les nationalités, les frontières; assurément, ce ne peut être un mouvement humain. Au lieu qu'un mouvement qui détruit toutes ces barrières, qui aide les peuples à comprendre et à penser est véritablement spirituel et humain. Ces mou-

vements sont encouragés ou découragés par des individus tels que vous-mêmes.

S'ils vous procurent ce que vous réclamez, s'ils maintiennent la forteresse où vous vous retranchez, s'ils garantissent la sûreté de vos capitaux spirituels ou matériels, vous les encouragez; vous découragez ceux qui s'efforcent de les réduire et vous aidez à détruire ceux qui prouvent l'erreur de la propriété. Pour moi, l'instinct de la possession n'est pas inné chez l'homme; c'est la création artificielle d'une société fausse, artificielle. Les êtres humains ont été entraînés à la possession par les conditions qu'ils ont créées. Que le fascisme soit ou non un mouvement progressiste, c'est de peu d'importance. L'important c'est que vous, comme individus, compreniez que tant que le monde, avec ses gouvernements, poursuit subtilement l'agrandissement personnel — consciemment ou non — l'importance personnelle, spirituelle ou terrestre, il y aura des souffrances, des cris de misère, des guerres, des exploitations. Donc, c'est à vous, comme individus, de changer l'orientation de votre pensée, de chercher si la base de votre pensée, de votre action, c'est la conscience de soi avec ses limitations.

SECONDE CAUSERIE
DANS LES
" JARDINS DE L'ÉCOLE VASANTA "

31 Mars 1934.

AMIS,

Un grand nombre de personnes qui réfléchissent ont le désir de savoir s'il existe une réalité plus durable, dans laquelle la vie soit plus complète, plus totale, elles décrivent cette réalité, dans les termes de « Dieu, la Vérité, la Vie elle-même ». Pour moi, une telle réalité existe; une réalité complète, persistante, éternelle; mais comme je l'ai dit dans les deux dernières causeries, la recherche de la vérité en est la négation même, car cette réalité doit être une découverte, non un modèle à suivre. J'espère que vous saisissez la différence. Si vous partez à la recherche de la Vérité, de la réalité, il faut que vous sachiez ce qu'elle est, que vous en ayez une idée préconçue; mais si vous commencez à la découvrir, cette découverte est réelle, mais non la recherche de la vérité; je voudrais ce matin dans ce bref entretien, vous aider à découvrir, et non à suivre.

Avant tout, la vérité, ou cette réalité, ne se trouve pas en courant après elle; car si nous recherchons quelque chose, cela prouve que notre esprit, notre être entier, essaye de s'évader du conflit dans lequel l'esprit et le cœur sont retenus prisonniers. Tandis que si nous devenons clairement conscients des nombreuses barrières que la peur nous fait élever

et que nous libérons notre esprit de cette peur et de ces limites, nous découvrirons ce qu'est cette vie éternelle. Au lieu de nous demander ce qu'est la vérité, cherchons à découvrir quelles sont les entraves créées par la peur; et c'est en comprenant la cause de la peur et de tout ce qu'elle crée que nous trouverons cette réalité indescriptible.

Il est inutile de parler de la liberté à un prisonnier, il saura ce qu'est la liberté, quand il sera sorti de prison. Mais la plupart d'entre nous voulons savoir ce qu'est la vérité avant d'avoir conscience de ce qu'est la prison; tant que nous ne faisons que chercher la liberté, la réalité, la richesse de la vie, nous ne pouvons comprendre, nous ne pouvons nous en faire qu'une image, irréelle, tracée par un esprit limité, conscient de soi. Tandis que si nous pouvons connaître quelles sont les murailles de la prison qui enferme l'esprit et le cœur, et si nous les faisons tomber pour libérer l'esprit, assurément, nous pourrons découvrir cette réalité qui est.

Quelles sont les barrières que nous avons élevées? N'est-ce pas d'abord l'autorité, née de la peur ? L'esprit est saisi, puis dirigé, moulé par quelque autorité extérieure, religieuse ou sociale, ou par une autorité intérieure que nous avons créée. Car vous le savez, nous acceptons d'abord une autorité extérieure, parce que nous sommes incapables d'agir, de penser, de sentir par nous-mêmes; nous érigeons une autorité en dehors de nous, celle de la religion, d'un instructeur, ou d'un système social; puis nous croyons rejeter cette autorité extérieure et nous créons une autorité, une loi intérieure qui n'est qu'une réaction contre l'extérieure.

Au lieu de chercher à connaître cette autorité extérieure que nous avons prise pour guide, nous la rejetons; nous croyons avoir trouvé une loi pour nous-même individuellement, et nous vivons conformément à cette loi. C'est ce que font la plupart des gens. Il y a une autorité extérieure

objective qu'ils rejettent, et ils se créent une autorité intérieure, subjective.

Pour moi, toute autorité objective ou subjective est de même nature; parce que l'autorité implique modèle, imitation, contrôle, conditionnement imposés de l'extérieur ou par un effort, une tension intérieure. Selon moi, c'est la première entrave. L'homme qui comprend n'a pas besoin d'autorité; la véritable perception n'est pas l'imitation que réclame l'autorité. J'espère que vous comprenez cela. D'abord, on est esclave d'une autorité sociale, religieuse, puis graduellement à travers les conflits et les difficultés vous développez ce que vous appelez une autorité subjective. « C'est ma compréhension, dites-vous, je dois obéir à la loi que j'ai trouvée pour moi-même ». L'esprit qui n'est qu'un instrument prêt à obéir ne peut comprendre. La compréhension est perception, et non pression extérieure ou intérieure.

Pour le dire en d'autres termes, nous avons des idéals extérieurs imposés par l'éducation, les influences sociales, la politique, tout ce qui nous entoure. Nous sentons qu'ils nous contraignent, nous limitent, nous dominent, usurpent le contrôle sur notre pensée individuelle et nous nous créons nos propres croyances, notre propre idéal, auquel nous essayons de nous conformer; nous pensons avoir réalisé un énorme progrès; nous n'avons fait que rejeter l'autorité extérieure et nous modeler sur une loi créée par nous-même. Cette idée de suivre, d'imiter, d'être guidé, contrôlé, dominé est, pour moi, la première entrave à la perception de toute expérience, nous empêche d'agir avec une parfaite compréhension, nous sommes dominés par l'idée de gain. Tous nous représentons la sagesse, la compréhension, l'action parfaite, en termes d'accumulation, non comme une plasticité infinie, donc éternelle. Cette réalité flexible est permanente, mais le poids d'une multitude d'accumulations produit une résistance, et s'oppose à la compréhension. Je vois

sur vos visages que vous ne saisissez peut-être pas très bien ce que je veux dire; je crains qu'en écoutant une ou deux causeries, vous ne puissiez le comprendre. Ce qui fait naître la compréhension, ce n'est pas écouter seulement, mais essayer de réaliser en action.

Pour parler en d'autres termes, l'esprit et le cœur sont conditionnés par l'extérieur, votre manière de sentir, ou de penser est contrôlée par votre entourage. Ne dites pas : « L'intelligence n'est-elle que cela ? Il doit y avoir autre chose, quelque chose de plus durable ? » Je dis que pour le découvrir, il faut commencer par ce que nous connaissons et partir de là — non d'une chose mystérieuse que nous ne connaissons pas, autour de laquelle notre imagination ne fait que broder. Donc l'esprit et le cœur, la pensée et le sentiment sont conditionnés par le milieu social, religieux, etc.; tant que vous êtes dépendant de ce milieu, vous ne pouvez le dominer, il ne peut y avoir compréhension; mais se rendre maître de l'entourage, c'est le comprendre.

Le système social, le système religieux constitués par des préjugés innombrables, des dogmes, des croyances, maintiennent l'esprit en esclavage. Si, par exemple, vous comptez sur vos connaissances intellectuelles pour gagner votre vie, comme beaucoup de personnes sont obligées de le faire, vous êtes en grande partie sous le contrôle des croyances. Supposez qu'étant catholique romain, vous cherchiez une situation dans un milieu protestant, ou que protestant vous-même vous vouliez entrer dans une institution ou un bureau catholique romain; si l'on connaît vos croyances, vous pouvez avoir une grande difficulté à trouver un emploi; alors vous mettez vos croyances de côté, ou vous acceptez momentanément ce que les autres disent, parce que vous voulez gagner de l'argent, parce qu'il vous faut absolument gagner votre vie. Vous êtes, mentalement, contrôlé par le milieu et vos croyances sont conditionnées par les circonstances; tant

que vous ne renversez pas ces barrières élevées par la société et la religion, vos croyances, votre idéal n'ont aucune valeur; ce sont des produits des conditions extérieures nées de la peur.

Pour comprendre ce qui est durable, permanent, il faut amener un conflit entre l'individu et l'entourage et ce conflit seul vous fera percer les murailles de votre prison. Nous acceptons étourdiment, inconsciemment, une foule de conditions imposées par la religion ou la société, nous les admettons comme vraies; notre esprit a été traditionnellement coulé dans un moule, et nous sommes devenus esclaves de ces conditions; c'est en remettant en doute constamment, en tenant l'esprit en alerte, que nous pouvons libérer l'esprit et l'affranchir du milieu.

QUESTION. — *La vertu ne semble pas être le trait dominant de votre enseignement? Pourquoi cela? Une vie vertueuse a-t-elle vraiment un si maigre rôle à jouer dans la réalisation de la vérité ?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par vertu? Est-ce l'opposé du vice ? Appelez-vous courage, bravoure, l'opposé de la peur? D'abord, on a peur : vous pensez qu'il est bon de développer le courage, et vous voulez acquérir le courage; c'est-à-dire, vous fuyez la peur, ce processus de fuite, vous l'appelez courage, bravoure, et il devient une vertu. Pour moi, l'homme qui poursuit l'acquisition d'une vertu n'est plus vertueux; mais si au lieu de recouvrir la peur par l'idée de bravoure, vous commencez à vous demander ce qui cause la peur, à chercher la cause fondamentale de la peur; cette découverte de la cause fait que vous n'êtes ni courageux, ni poltron, vous êtes affranchi des deux opposés. Après tout, la vertu n'est que le resultat d'un conditionnement faux; pour s'en rendre maître, il vous faut

actuellement beaucoup de caractère — du moins ce qu'on appelle caractère — nous avons aidé à créer une société, dans laquelle le détachement des richesses est considéré comme une grande vertu, n'est-ce pas ? Nous avons édifié une société où l'acquisition des richesses suppose consciemment ou non, la lutte constante avec le voisin, l'affirmation de soi-même, l'exclusion des autres; et l'homme qui n'a pas envie d'agir ainsi, vous l'appelez noble et vertueux. Pour moi, cela n'a rien à voir avec la noblesse ou la vertu. Si les conditions sociales, si l'entourage est changé, être avide ou détaché devient une même chose; vous ne l'appelez ni vertu, ni vice. Telle que la société est constituée, se dégager de ces faux critères est considéré comme une vertu ou un péché. Si nous commençons à changer le conditionnement dans lequel l'esprit et le cœur sont emprisonnés, l'idée de vertu et de péché prend un sens tout différent; pour moi, la vertu, il ne faut pas chercher à l'acquérir, à la posséder; ni le péché, à l'abhorrer, à le fuir — quoi que ce soit — qu'on appelle péché.

Pour moi, vivre naturellement exige une grande intelligence; en employant le mot « naturellement », je n'entends pas une vie brutale, sauvage, primitive, inconsidérée. Vivre une vie spontanée, complète, une vie intelligente et créatrice, vous ne pouvez le faire avant d'avoir discerné le vrai et le faux des critères sociaux, et de vous en être dégagé parce que vous comprenez leur sens; alors vous ne serez plus limité par la poursuite de l'opposé que nous appelons vertu.

Pour résumer, quand vous avez peur, vous cherchez le courage, et ce courage nous l'appelons vertu; mais que faites-vous en réalité ? Vous fuyez la peur. Vous essayez de recouvrir la peur d'une autre idée que vous appelez courage; vous pouvez le faire momentanément, mais la peur continue d'exister et se manifestera sous d'autres formes; tandis que si vous essayez de comprendre la cause fonda-

mentale de la peur, l'esprit n'est plus captif du conflit entre les opposés.

QUESTION. — *Croyez-vous que la méthode de psychanalyse, le fait d'amener dans le conscient la connaissance des mobiles de l'inconscient, puisse aider l'individu à libérer son esprit des complexes primitifs et égoïstes, des insatiables désirs et permettre à sa pensée de tendre vers ce bonheur dont vous parlez ?*

KRISHNAMURTI. — C'est-à-dire l'esprit est encombré de complexes, et la question est de savoir si vous pouvez l'en affranchir par l'introspection ? N'est-ce pas cela ? L'esprit et le cœur sont entravés par de multiples obstacles, inconscients, cachés que nous appelons complexes. Pouvons-nous, par le processus de psychanalyse, affranchir l'esprit de son point de vue égoïste et compliqué ?

Pour moi, l'esprit peut être libéré de ces obstacles quand vous êtes pleinement conscient, quand votre être entier est actif, sur le qui-vive. Dans le processus d'introspection, votre être entier n'est pas en activité; c'est seulement cette partie de vous-même, que vous appelez esprit, pensée, intellect, qui fonctionne et avec laquelle vous essayez de découvrir les complexes cachés; je dis que pour amener ces résistances cachées en pleine action consciente, il faut être totalement en éveil au moment présent.

Supposez que vous ayez le complexe du snobisme; c'est le cas pour la plupart des gens. Comment allez-vous procéder pour le reconnaître ? Pour moi, ce n'est pas par l'introspection; c'est-à-dire par la recherche intellectuelle de tout ce que vous avez fait, et la constatation de ce snobisme. Tout d'abord, vous voulez découvrir si vous êtes snob ou non; vous n'avez pas envie de changer, mais de savoir; quand vous l'aurez découvert, vous agirez d'une façon ou d'une autre. Comment pouvez-vous le découvrir? Seulement quand

vous serez pleinement conscient de ce que vous dites et de ce que vous sentez, absolument lucide au moment où vous le dites ou le ressentez — et non après que vous l'avez dit ou ressenti. — Avec cette parfaite lucidité, vous découvrirez par vous-même si vous êtes snob ou non; non en vous asseyant pour vous livrer à l'analyse intellectuelle d'un fait. Je sais qu'on peut soulever une infinité de questions à ce sujet: je ne puis répondre à toutes. Mais si vous y réfléchissez, vous verrez que d'être continuellement en alerte, pleinement conscient de ce que vous faites, amènera l'inconscient, le caché en pleine conscience; vous créerez ainsi la perturbation qui est nécessaire et affranchirez l'esprit de cette entrave, de ce complexe.

QUESTION. — *Vous semblez considérer la poursuite d'un idéal comme un moyen de s'évader de la vie ? N'y a-t-il aucun fond de vérité dans l'idéal le plus élevé ?*

KRISHNAMURTI. — Pourquoi avons-nous besoin d'idéals? Je ne dis pas que ce ne sont pas des vérités; mais pourquoi en avons-nous besoin? Nous disons que sans un critère, une mesure, un idéal, nous sommes incapables de nous diriger à travers les batailles, les luttes de la vie. Ainsi nous voulons un étalon, une mesure qui nous permette de juger continuellement nos actions quotidiennes. Qu'est-ce que cela prouve ? Que nous nous intéressons davantage à la mesure, à l'idéal qu'aux conflits, aux luttes, aux afflictions qui nous assaillent; ces luttes sont si vives, si contraires, si immenses que nous dressons un idéal comme moyen de les fuir. Tandis que, à mon point de vue, pour comprendre ces luttes, ces souffrances, l'esprit doit pouvoir les envisager telles qu'elles sont, non au moyen d'une mesure, d'un critère. Assurément, au milieu d'un violent conflit, d'une grande souffrance, vous ne pensez pas à l'idéal, vous ne vous demandez pas ce que vous devriez faire ou ne pas faire.

Vous êtes consumé par la douleur, vous voulez comprendre. Vous ne cherchez pas un idéal pour vous en faire sortir. C'est seulement lorsque la douleur s'apaise, diminue d'intensité, que vous vous tournez vers un idéal pour vous aider à sortir de cette affliction.

Pour moi, tout idéal est un moyen d'alléger une souffrance et ne peut donc vous expliquer la raison de la souffrance. Une personne moyenne a en général une quantité d'idéals, de croyances, et toute la journée elle s'efforce de vivre en conformité avec ces idéals, si elle y pense; elle fait de la vie une bataille continuelle entre les faits tels qu'ils sont et ce qu'elle veut être. Or, si elle distingue quels sont les faits, lesquels sont réels, et reconnaît leur signification, elle trouvera la racine même du confort; elle se libérera de ces faux modèles, de ces fausses mesures auxquels elle essaie perpétuellement de conformer son esprit.

QUESTION. — *Croyez-vous au communisme, tel qu'il est compris par les masses ?*

KRISHNAMURTI. — Je ne sais pas comment il est compris par les masses, aussi, ne puis-je l'expliquer ? Qu'est-ce, actuellement ? Considérons-le, non du point de vue d'un « isme » quelconque, mais du point de l'état humain ordinaire. Comment peut-il exister une réelle compréhension entre les peuples, si vous vous considérez vous-même comme New-Zélandais, et si je me considère moi-même comme Hindou ? Comment pouvons-nous entrer en contact les uns avec les autres ? Comment peut-il y avoir entre nous un rapport vraiment vital ? une compréhension humaine ? Nous nous distinguons par certaines étiquettes, vous appelant vous Chrétiens, m'appelant moi-même Hindou, par certains préjugés, dogmes ou credos, comment peut-il y avoir réelle fraternité ? Nous avons beau parler de tolérance, ce n'est qu'une invention intellectuelle pour vous maintenir

où vous êtes et me laisser où je suis en tâchant de nous entendre. Cela ne signifie pas que je veuille préconiser l'uniformité : c'est maintenant qu'il y a uniformité. Vous êtes tous prisonniers d'une croyance, d'un idéal, d'un dogme; les barreaux de votre prison sont peints de couleurs différentes, mais c'est une prison; vous voulez garder les décorations de votre prison, comme l'Hindou veut garder les siennes et cette fraternité se nomme tolérance. Tandis que pour moi, l'idée elle-même est la négation de la compréhension, de l'unité humaine.

Avec le temps, il se peut que vous soyez poussés, comme autant d'esclaves à accepter le communisme, comme vous acceptez actuellement le capitalisme; mais dans le fait de se laisser ainsi pousser, il n'y a pas d'action volontaire; si vous acceptez et vivez l'un ou l'autre, sûrement vous n'êtes pas un être qui crée individuellement. Vous êtes comme autant de moutons; troupeau capitaliste ou troupeau communiste, dirigés par le milieu, le conditionnement, forcés d'accepter. Ce n'est sûrement pas là une chose morale, ni spirituelle, ni vraie, ni riche. Je dis que le véritable état humain ne pourra naître que lorsque vous, comme individu, ferez ces choses volontairement parce que vous en verrez la nécessité, l'immense profondeur — non par pure excitation superficielle; il y aura alors possibilité pour les individus d'une vie complète, créatrice, et non si vous vous laissez conduire.

QUESTION. — *Quelle est à votre point de vue la cause du chômage ?*

KRISHNAMURTI. — Vous savez que pendant des siècles, des générations, nous avons édifié une structure sociale reposant sur la concurrence, sur l'idée barbare de sécurité personnelle, où le plus habile, le plus rusé atteint le sommet et retient dans ses mains tous les moyens de direction. N'est-

ce pas évident ? Nous voyons cela partout; et naturellement le monde étant divisé en nationalités qui sont la culmination de la soif de possession, de l'avidité des individus, il se produit une distribution inégale qui amène le chômage. Je le vois d'une façon très simple. Pour vous, c'est très compliqué, bien que vous soyez peut-être plus instruits que moi, que vous ayez beaucoup lu. La cause, pour moi, est simple, mais qu'allons-nous faire ? Et vous me direz : « Pourquoi ne parlez-vous pas de la réglementation générale du travail, ne tentez-vous pas de changer les conditions économiques ? Alors tout ira très bien, pourquoi ne pas vous spécialiser dans ce sujet particulier et changer le système actuel ? » — Comment puis-je changer la société dont vous et moi faisons partie ? Comment pouvons-nous la modifier ? D'abord, en adoptant une attitude intelligente, donc action intelligente à l'égard de la vie tout entière. C'est-à-dire, vous ne pouvez prendre à part le problème économique, le traiter en lui-même et dire : « Résolvons celui-là, et tout sera résolu ». Le problème économique n'est que le symptôme du problème humain dans son ensemble, or, si nous pouvons créer une opinion intelligente, une action intelligente, visant dans l'ensemble tous les êtres humains, nous agirons d'une manière définie, sur les conditions économiques. Aussi, je sens que ce que j'ai à faire, c'est de créer une opinion, non pas seulement une opinion intellectuelle, mais une opinion née de l'action; cette opinion créée, vous emploierez judicieusement n'importe quel système intelligent capable d'amener un changement radical dans les conditions économiques actuelles.

QUESTION. — *Vous n'admettez pas l'idée de possession, ni l'exploitation; autrement comment pourriez-vous voyager, faire des conférences à travers le monde ?*

KRISHNAMURTI. — Je vais vous le dire très simplement.

Pour vivre dans le monde sans exploitation, il faut vous retirer dans une île déserte. Dans le système actuel, pour vivre seulement — si vous faites partie du système — vous êtes obligé d'exploiter.

Comprenons ce que j'entends par exploitation. Pour moi, si vous ne cherchez à découvrir intelligemment quels sont vos besoins, vous devenez un exploiteur; mais si vous découvrez quels sont vos besoins, vous n'êtes plus exploiteur; cela exige une grande intelligence. Nous possédons un grand nombre de choses parce que nous pensons que les posséder nous rendra heureux. Pour les posséder, nous sommes obligés d'exploiter; mais si réellement, vous vous mettiez à réfléchir, à découvrir quels sont vos besoins essentiels, il n'y aurait pas d'exploitation. Pour moi-même, j'ai trouvé quels sont mes besoins essentiels. Pour ce qui concerne mes voyages, des amis me demandent d'aller en différents pays, j'y vais. S'ils ne me le demandent pas, je ne voyage pas; si je ne parle ou n'enseigne, je puis faire autre chose. Si je cherchais à vous convertir à une forme particulière de pensée, si j'usais de contrainte, si je réunissais des fonds pour cela — c'est ce que j'appellerais exploitation. Il y a l'inévitable; un homme intelligent accepte intelligemment l'inévitable, que cela lui plaise ou non. Aussi, je n'ai pas la sensation d'exploiter, et je sais que je ne le fais pas, ni n'ai-je le besoin de posséder.

Encore une fois, pour être vraiment affranchi du besoin de posséder, il faut être toujours en éveil, toujours sur le qui-vive, ne pas se duper soi-même, parce que dans l'idée qu'on est libre de toute possessivité peut se cacher une grande erreur sur soi-même; on pense souvent qu'on est libre, mais on vit réellement sous le couvert de l'auto-déception. Dès que votre besoin est satisfait, vous ne vous y accrochez pas; vous ne sentez pas que vous avez sur les choses des droits de propriétaire.

QUESTION. — *Serait-ce pour vous une grande surprise si le Christ des évangiles apparaissait soudain et que tout le monde pût le voir?*

KRISHNAMURTI. — Vous savez que l'esprit réclame des miracles, des idées romanesques, des phénomènes supranaturels. Non qu'il n'y ait pas des miracles, des phénomènes supranaturels; mais nous les recherchons parce que nos esprits et nos cœurs sont si vides, si pauvres, si laids, si misérables; nous pensons triompher de cette pauvreté d'esprit et de cœur en courant après les miracles, en faisant la chasse aux phénomènes. Plus vous poursuivez les phénomènes et les miracles, moins vous avez de richesse, d'affection, de plénitude d'esprit et de cœur. Dans la plénitude de l'esprit et du cœur, qu'il y ait ou non des miracles ou des phénomènes superphysiques, cela n'a pas beaucoup de sens. Nous créons la distinction entre le physique et le superphysique, parce que le physique est laid, intolérable. Nous voulons le fuir et vous suivez quiconque peut vous mener vers le superphysique, que vous appelez spirituel : mais ce n'est qu'une autre forme d'un grossier matérialisme. Tandis que la vraie spiritualité consiste à vivre harmonieusement dans la parfaite unité de votre cœur et de votre esprit; dans cette harmonie, il y a compréhension et dans cette compréhension, le délice de la vie.

AUX THÉOSOPHES DE NOUVELLE-ZELANDE

AMIS,

Je dirai seulement quelques mots avant d'essayer de répondre aux questions. Avant tout, je voudrais que ce que je vais vous dire ne soit pas pris dans un esprit de parti : vous êtes probablement Théosophes pour la plupart, et vous avez un certain idéal, certaines idées, certains enseignements définis; vous pensez que je soutiens des vues contraires et concluez que j'appartiens à un autre camp avec un autre idéal et d'autres croyances. Abordons la question dans le but de découvrir et non pour dire : « Nous croyons cela et vous ne le croyez pas; nous sommes les défenseurs de certaines idées que vous cherchez à détruire. » Cette attitude d'esprit indique plutôt l'opposition que la compréhension; c'est que vous avez quelque chose à protéger et si quelqu'un met en doute ce que vous possédez, vous dites immédiatement qu'il attaque ou que j'attaque. Mon intention n'est pas du tout d'attaquer, mais de vous aider à découvrir si ce que vous soutenez est vrai. Si c'est vrai, personne ne peut l'attaquer; peu importe que quelqu'un l'attaque, si ce que vous soutenez est réel; vous ne pouvez découvrir ce qui est réel qu'en l'approfondissant, non en le couvrant, en vous mettant sur la défensive.

Vous savez que partout où je vais, les Théosophes, comme le font d'autres organisations, me demandent de leur parler; et les Théosophes, avec qui j'ai vécu si longtemps,

ont adopté cette malheureuse attitude de dire que je les attaque, que je détruis leurs chères croyances qu'ils doivent protéger à tout prix, — et autres absurdités.

Je sens, au contraire, que si nous pouvons vraiment réfléchir ensemble, raisonner ensemble, considérer ce que nous avons entre les mains et que nous voulons protéger, au lieu d'appartenir à un camp ou à une section particulière de pensée, nous comprendrons naturellement ce qui est vrai, et ce qui est vrai n'a pas de parti. Ce n'est ni le vôtre, ni le mien.

Voilà mon attitude en m'adressant à vous, en parlant n'importe où : vous aider à trouver — et je l'entends honnêtement — si ce que vous soutenez est réellement éternel ou si c'est un produit de votre imagination, ou de votre souci de conservation personnelle, de sécurité personnelle : toutes choses qui n'ont pas de valeur bien qu'elles soient revêtues de sécurité, de certitude ou de sagesse.

Or, Messieurs, je voudrais dire que pour moi, la vérité n'a pas d'aspects. Nous avons l'habitude spécialement je crois, les Théosophes, et d'autres d'ailleurs, de dire que la vérité a différents aspects. Le Christianisme en est un aspect, le Bouddhisme un autre, l'Hindouisme un autre, etc. Ce qui veut seulement dire que nous voulons nous en tenir à notre tempérament, à nos préjugés particuliers et nous montrer tolérants pour les préjugés des autres. Tandis que, pour moi, la vérité est sans aspects, elle est une, étant une, complète, totale, elle n'a pas d'aspects.

Ce n'est pas un éclairage obtenu par des lampes de diverses couleurs; mais vous placez des lampes colorées sur un courant de lumière et vous essayez d'être tolérant pour une lumière rouge si vous êtes une lumière verte, et vous inventez ce déplorable mot de tolérance, si artificiel, représentant une chose sèche sans aucune valeur. A coup sûr, vous n'êtes pas tolérant envers votre frère, vos enfants. Là

où il existe une réelle affection, il n'y a pas de tolérance; seulement quand le cœur s'est desséché, parlons-nous de tolérance. Personnellement, je ne me demande pas ce que vous croyez ou ne croyez pas; car mon affection n'est pas fondée sur la croyance. La croyance est artificielle; au lieu que l'affection est l'innéité des choses, et quand cette affection se dessèche, nous essayons de répandre la fraternité à travers le monde, nous parlons de tolérance, de l'unité des religions, mais la vraie compréhension ne parle pas de tolérance.

La compréhension n'est pas enfermée dans les livres. Vous pouvez étudier des livres pendant des années, si vous ne savez pas comment vivre, tout votre savoir se flétrit; il n'a aucune substance, aucune valeur. Au lieu qu'un seul moment de pleine lucidité, de pleine compréhension consciente amène une paix réelle et durable, non pas une paix statique, mais une paix illimitée, toujours en mouvement.

Je me demande maintenant comment je vais répondre à toutes les questions qui sont posées.

QUESTION. — *Une cérémonie peut-elle être un secours sans être une limitation ?*

KRISHNAMURTI. — Avez-vous réellement le désir de pénétrer la question ou voulez-vous seulement la traiter superficiellement ?

Combien parmi vous accomplissent réellement des cérémonies? C'est un sujet autour duquel vous avez malheureusement pris l'habitude de disputer dans la S. T.

Qu'est-ce qu'une cérémonie ? Ce n'est pas mettre une cravate ? Faire votre toilette ? Prendre un repos ? Apprécier la beauté ? — J'ai discuté avec un grand nombre de personnes et elles ont fait courir leur imagination à travers ces arguments. Elles disent aussi : « Nous allons à l'église parce que nous y trouvons tant de beauté. C'est notre

manière de nous exprimer. Est-ce que mettre un vêtement, laver ses dents, n'est pas une cérémonie ? » — Assurément ce n'est pas une cérémonie. Vous n'allez pas à l'église, vous n'assistez pas à une cérémonie en vue de vous exprimer vous-même. Une cérémonie, autant que je puis comprendre le sens que vous donnez à ce mot, est soit l'espoir d'avancer spirituellement grâce à son efficacité, soit un moyen de répandre dans le monde des forces spirituelles. Pouvons-nous nous borner à ce sens sans introduire des arguments étrangers ? Le mot cérémonie, n'est-il pas vrai, est seulement applicable lorsque vous répandez une force spirituelle ou que vous espérez obtenir un avancement spirituel. Examinons ces deux aspects.

D'abord, quand vous dites que vous répandez une force spirituelle dans le monde, comment savez-vous que vous le faites ? Ou bien vous vous fondez sur une autorité, vous acceptez les ordres, les préceptes d'un autre, ou bien vous sentez que vous répandez cette force. Laissons de côté le point de vue de l'autorité, parce qu'il est enfantin. Si on vous dit seulement « faites cela » et que vous le fassiez, cela n'a aucune valeur, peu importe qui le dit, nous nous réduisons en enfants, nous devenons des instruments de l'autorité, il n'y a dans notre action aucune vitalité; nous sommes de simples machines à répétition.

Nous pouvons penser aussi qu'en fréquentant une église nous nous sentons exaltés, pleins de vitalité, nous éprouvons un sentiment de bien-être. Je puis dire, sans insulte, que vous avez la même impression en vous livrant à la boisson, en écoutant un discours entraînant; pourquoi donnez-vous à une cérémonie une place plus importante, plus vitale, plus essentielle qu'à tout ce qui vous stimule réellement ? Si vous examinez de plus près, c'est beaucoup plus que l'appréciation de la beauté qui vous stimule. Vous espérez, en prenant part à une cérémonie que votre être entier, par quelque

miraculeux processus, se trouvera purifié. Or, pour moi, cette idée est, si je puis dire, réellement absurde, c'est un instrument d'exploitation. Absolument intégral, complet en vous-même, vous ne pouvez avoir recours à personne pour purifier votre esprit et votre cœur. Il faut découvrir par soi-même. Pour moi, la croyance au pouvoir d'une cérémonie pour vous donner la compréhension, la richesse spirituelle est précisément celle du soi-disant matérialiste. Il veut être quelqu'un dans le monde, être riche, il commence à entasser, à exploiter, il devient cruel. L'homme qui veut être quelqu'un dans le monde spirituel fait exactement la même chose, seulement il l'appelle spirituelle. Derrière tout cela il y a une idée de gain et pour moi le désir d'acquisition est en lui-même une limitation; si vous accomplissez une cérémonie comme moyen de profit, elle est une limitation. Si vous accomplissez ou considérez une cérémonie comme essentielle, nécessaire, vous ne faites qu'accepter une autorité ou une tradition; dans cet esprit, vous ne pouvez comprendre ce qu'est la vie, le processus total de l'existence.

Je suis étonné que cette question me soit posée partout où je vais, spécialement parmi ceux qui passent pour un peu plus avancés, — quel que soit le sens de ce mot — qui ont étudié la philosophie pendant des années et passent pour réfléchis. Cela prouve qu'ils n'ont fait que substituer une chose à une autre. Vous êtes rassasiés de vos vieilles églises et institutions, vous avez besoin d'un nouveau jouet pour vous amuser, et vous acceptez ce nouveau jouet sans vous demander s'il a quelque valeur; on ne peut trouver si une chose a de la valeur quand on ne fait que chercher à la substituer à d'autres.

Ai-je traité cette question complètement ? Me suis-je fait comprendre ? Je voudrais discuter réellement cette idée des cérémonies avec quelqu'un; j'ai discuté avec ceux qui sont récemment devenus prêtres, il ne me donnent aucune raison

solide, ils en appellent à l'autorité « On nous a dit » ou cherchent une sorte d'excuse à leurs actes. Or, il y a un autre aspect complètement différent. C'est l'idée qu'une cérémonie contient une magie — (non une magie blanche ou noire, ce n'est pas de cela que je parle) — qui révèle le mystère de la vie. J'ai parlé avec des Catholiques Romains et ils vous diront que c'est la raison pour laquelle ils vont à l'église. Cet argument n'est invoqué par aucun des cérémonialistes à tendance théosophique, ainsi ne vous en servez pas contre moi.

La vie est un mystère : il y a quelque chose d'immense, de magique dans la vie, mais créer des choses falsifiées, artificielles, ce n'est pas percer le voile, et pour moi, ces cérémonies sacerdotales sont anti-naturelles : ce sont des modes d'exploitation.

QUESTION. — *On a suggéré que le pouvoir qui s'exprime par votre entremise appartient aux plans supérieurs et ne peut descendre au-dessous du plan intuitionnel, qu'il nous faut donc écouter plutôt avec notre intuition si nous voulons comprendre votre message. Est-ce juste ?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par l'intuition ? Que signifie l'intuition pour vous tous ? Vous dites, c'est la faculté de percevoir instinctivement sans passer par le processus de la raison logique : une « bosse » comme diraient les Américains. Or, je me demande si votre intuition est réelle ou si elle n'est que la magnification d'espoirs inconscients, d'aspirations subtiles, trompeuses.

Lorsque vous entendez parler de réincarnation ou que vous écoutez une conférence sur la réincarnation, ou que vous lisez un livre qui en traite, vous sautez sur l'idée et vous dites : « Je sens que c'est vrai, ce doit être vrai », et vous appelez cela intuition. Est-ce réellement l'intuition ou est-ce l'espoir d'une possibilité de revivre une prochaine

vie ? Vous vous cramponnez à cet espoir et l'appelez intuition. Attendez : je ne nie pas que l'intuition existe; mais ce qu'une personne moyenne appelle intuition n'est pas la véritable intuition, c'est une intuition sans la raison, sans la compréhension, sans valeur au fond.

La question dit que le pouvoir qui s'exprime par mon entremise appartient aux plans supérieurs et ne peut être envoyé au dessous du plan intuitionnel. Assurément vous comprenez ce que je dis, n'est-ce pas ? C'est assez évident. Ce que je dis est facile à comprendre, mais si vous n'allez pas jusqu'au bout, si vous ne le mettez pas en pratique, il n'y a pas compréhension, et comme vous n'allez pas jusqu'à l'acte, vous préférez transférer ce que je dis dans le monde intuitionnel, répéter que je parle d'un plan supérieur, que vous devez atteindre votre plan le plus élevé pour essayer de comprendre. En d'autres termes, quoique vous compreniez assez bien ce que j'essaie de dire, c'est difficile de passer à l'action et vous dites : « Reportons-le sur le plan supérieur, et de là nous pourrons discuter ». N'en est-il pas ainsi ? Si vous disiez : « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire », il y aurait possibilité de pousser plus loin la discussion, j'essaierais de l'expliquer différemment, nous pourrions pénétrer plus avant, examiner ensemble; mais partir en supposant que vous deviez vous élever à un plan supérieur pour me comprendre, est une attitude radicalement fausse. Quel est le plan supérieur, sinon la pensée ? Pourquoi aller plus loin ? Mais ne voyez-vous pas que nous voulons commencer par quelque chose de mystérieux, de lointain et de là trouver l'évidence, les réalités, aussi nous sommes voués à de grandes déceptions, à des hypocrisies, à l'erreur; tandis que si nous partons des choses que nous connaissons, simples à étudier, alors vous pouvez réellement aller très loin, à l'infini. Il est absurde de partir du mystérieux, d'essayer de reléguer la vie dans ce mystère qui peut être romanesque, faux, illu-

soire. Dire : « Pour vous comprendre, il nous faut écouter avec notre intuition », peut être une attitude fausse, c'est pourquoi j'ai dit que vos intuitions peuvent être entièrement fausses. Comment pouvez-vous écouter avec ce qui n'est peut-être que vos espoirs, vos préférences, vos aspirations ou vos rêves ? Pourquoi ne pas écouter avec vos oreilles, avec votre raison ? En partant de là, quand vous connaîtrez les limites de la raison, vous pouvez aller plus loin, c'est-à-dire pour grimper sur la hauteur, il faut partir du bas; mais vous êtes déjà montés haut, et vous ne pouvez aller plus loin. C'est la difficulté pour vous tous. Vous avez gravi les hauteurs intellectuellement; mais vos êtres sont naturellement vides, arrogants; tandis que si vous commencez tout en bas, vous saurez comment grimper, comment aller à l'infini.

Tout cela, vous savez, ce sont des modes d'exploitation réelle. C'est la manière des prêtres, — compliquer les choses, alors qu'elles sont infiniment simples. Je ne puis entrer dans plus de détails, j'ai expliqué cela maintes et maintes fois; mais compliquer les choses, les revêtir de toutes sortes de traditions et de préjugés et ne pas reconnaître ces préjugés, c'est ce qui fait le caractère hideux de l'exploitation.

QUESTION. — *Si une personne juge que la Société Théosophique est un canal à travers lequel elle peut s'exprimer elle-même et servir, pourquoi quitterait-elle la Société ?*

KRISHNAMURTI. — Avant tout, cherchons si c'est exact. Ne dites pas : « Pourquoi devrait-elle quitter ou non ? » Examinons la question. Qu'entendez-vous par un canal à travers lequel on s'exprime soi-même? Ne vous exprimez-vous pas vous-même dans les affaires ? Dans le mariage ? Vous exprimez-vous oui ou non, quand vous travaillez chaque jour pour votre subsistance, que vous élevez des enfants ? Et comme il apparaît que vous ne vous exprimez pas vous-même par là, il vous faut une Société pour vous exprimer. N'en

est-il pas ainsi ? J'espère que je ne mêle à tout cela aucun sens subtil. Vous dites : « Comme je ne m'exprime pas moi-même dans le monde de l'action, dans le monde de tous les jours, je me sers de la Société pour m'exprimer ». C'est cela ? Pour autant du moins que je comprenne la question. Comment vous exprimez-vous vous-même ? Dans le monde actuel, aux dépens des autres; quand vous parlez d'expression personnelle, ce doit être aux dépens des autres. Il y a une véritable expression dont nous parlerons tout à l'heure; mais cette idée d'expression de soi-même indique que vous avez quelque chose à donner, et que la Société doit être créée pour votre usage. Tout d'abord, avez-vous quelque chose à donner ? Un peintre, un musicien, ou un ingénieur, tout homme vraiment créateur ne parle pas d'expression de soi-même; il s'exprime à chaque instant; dans le monde extérieur, à la maison, au club. Il n'a pas besoin qu'une Société spéciale lui permette de s'exprimer. Ainsi quand vous parlez « d'expression de soi-même » vous ne voulez pas dire que vous vous servez de la Société pour répandre dans le monde une connaissance spéciale, ou donner ce que vous avez en vous. Si vous possédez quelque chose, vous le donnez : vous ne vous en apercevez pas; une fleur n'a pas conscience de sa beauté, son charme est toujours présent.

« Servir le monde... » Servez-vous le monde, réellement ? Si vous pouviez penser honnêtement, franchement, vous serviriez le monde, — et non de cette manière extraordinaire —. Quels sont les besoins du monde en ce moment — ou en n'importe quel temps, présent ou futur ? Il lui faut des hommes qui puissent être complètement humains; c'est-à-dire des hommes qui ne soient pas enfermés dans le cercle étroit de leurs pensées et de leurs préjugés, ou dans les limites de leurs émotions, de leur conscience de soi.

Si vous voulez véritablement servir le monde, vous ne pouvez appartenir à aucune Société ou Secte particulière, pas

plus qu'à une religion particulière. Si vous dites que toutes les religions sont une, pourquoi avoir une religion ? Les religions, les nationalités encagent les peuples, les entravent. On peut le voir à travers l'histoire, à travers le monde où les sectes sont de plus en plus nombreuses, où se multiplient les groupes enserrés dans des murailles de croyances, avec leurs guides particuliers, et vous parlez de fraternité ! Comment la fraternité peut-elle être réelle là où l'instinct de possession est si profond ? là où le patriotisme, le nationalisme ne peuvent qu'entraîner des guerres. Parler de fraternité prouve qu'on n'est pas réellement fraternel; vous ne parlez pas de fraternité envers votre sœur, votre femme, là où l'affection est naturelle. Comment la fraternité, la réelle unité de l'humanité peut-elle coexister avec l'exploitation ? Ainsi pour aider vraiment le monde — puisque vous parlez d'aider le monde — pour l'aider à se libérer de tous les liens qui l'entravent, de ses intérêts égoïstes, de ses limites, ne parlez pas de servir, ne vous mettez pas sur un piédestal pour aider d'en haut celui qui est plus bas.

QUESTION. — *Approuvez-vous qu'on invoque l'aide du royaume angélique, comme celle de l'ange Raphaël, dans la maladie, de l'Ange du Feu, dans la cérémonie de l'incinération ? Sont-ce là des béquilles ?* (Rires).

KRISHNAMURTI. — Quelques-uns d'entre vous se moquent; mais vous avez vos propres préjugés et superstitions. Vous pouvez ne pas avoir la superstition « angélique »; vous en avez d'autres.

Regardons la question du point de vue de l'aide invoquée. Tout d'abord, pour celui qui est normal, il y a dans le monde un miracle normal, mais nous sommes si anormaux que nous voulons qu'il se passe des choses anormales. Si vous êtes malade et que vous soyez guéri, soit par un médecin, soit par un ange, si vous ne connaissez pas la cause de la maladie,

vous retomberez malade. Personnellement, je me suis un peu mêlé de guérison; mais je veux faire autre chose dans la vie; guérir vraiment l'esprit et le cœur; vous faire chercher vous-même la cause de la maladie; et je vous assure, ni l'appel aux anges, ni le recours continuel au médecin ne vous fera voir la cause de la maladie. Vous pouvez être guéri des symptômes au moment présent, mais si vous ne trouvez vous-même — et personne ne peut le trouver pour vous — la cause de la maladie, vous retomberez malade; en trouvant la cause, vous reviendrez à la santé.

QUESTION. — *Avez-vous de la sympathie pour ceux qui admirent votre beauté, mais font peu de cas de votre sagesse ?*

KRISHNAMURTI. — C'est la même question que précédemment : « Ecoutons intuitivement ce que vous dites sans tenir compte de vos paroles... » mise sous une autre forme. Vous savez, la Sagesse ne s'achète pas; vous ne la trouvez ni en lisant des livres, ni en écoutant. Vous pouvez m'écouter pendant des centaines d'années, vous ne serez pas plus sage. Ce qui apporte la sagesse, c'est l'action; l'action est la sagesse, elles sont inséparables. Parce que nous avons séparé l'action de notre pensée, de nos émotions, de notre pouvoir de raisonner, nous sommes entraînés par les choses superficielles, et par là même exploités.

QUESTION. — *Considérez-vous que la Société Théosophique ait terminé son œuvre dans le monde et qu'elle doive rentrer dans l'ombre ?*

KRISHNAMURTI. — Qu'en pensez-vous, vous qui êtes ses membres ? N'est-ce pas une question plus naturelle que celle que vous me posez ? Puis-je vous demander, Messieurs, pourquoi vous appartenez à une société ? Pourquoi vous êtes Chrétiens, Théosophes, Chrétiens-Scientistes, et Dieu sait quoi ?

Pourquoi vous séparez-vous ? vous excluez-vous ? « Parce que, dites-vous, cette forme particulière de croyance, d'expression, d'idées m'attire, je vais m'inscrire ». Vous devenez membre parce que vous espérez y trouver quelque avantage, bonheur, sagesse, emploi, situation. Au lieu de me demander si la Société devrait rentrer dans l'ombre, demandez-vous pourquoi vous en faites partie ? Pourquoi faire partie de quelque chose ? C'est toujours l'horrible besoin de l'exclusivité — Club Occidental — groupe du Golfe Oriental — hôtels exclusifs, etc... Nous pensons ainsi avoir quelque chose de spécial. De même les Hindous, les Catholiques Romains, etc... Tout le monde veut avoir une distinction quelconque; alors on se sépare, on devient possesseur de cette distinction, on crée ainsi plus de divisions, plus de conflits, plus de souffrance. D'ailleurs, qui suis-je pour vous dire si la Société doit rentrer dans l'ombre? Je ne sais combien parmi vous se sont vraiment demandé pourquoi ils appartiennent à la Société.

Si vous êtes réellement un corps social, non un corps religieux, éthique, il y a quelque espoir pour vous dans le monde; si vous êtes un groupe de chercheurs, et non de gens qui ont trouvé, si vous pouvez donner des informations, et non distribuer des distinctions spirituelles, si vous êtes un groupe où toutes les idées peuvent s'exprimer, non pas seulement les miennes ou celles d'un autre, si vous êtes un groupe dans lequel il n'y a ni chefs, ni imitateurs, alors il y a quelque espoir. Mais je crains que tous vous ne vouliez suivre, et tous avoir des chefs. Dans ce cas, une telle Société, celle-ci ou une autre, est inutile. Vous êtes seulement des imitateurs ou seulement des chefs. Dans la vraie spiritualité, il n'y a pas de distinction entre l'instructeur et l'élève, entre l'homme qui a le savoir et celui qui ne l'a pas. C'est vous qui créez cette distinction, parce que vous cherchez à être perpétuellement distincts. Vous ne pouvez tous être Mr... de

ceci ou de cela, aussi vous voulez être quelqu'un dans cette Société ou dans une autre, ou dans le paradis. Si vous pensiez réellement à tout cela et si vous étiez honnête, vous pourriez être un groupe extrêmement utile dans le monde. Vous travailleriez pour le mérite intrinsèque de ses idées — non pour quelque image mentale ou quelque fantaisie émotionnelle de vos leaders. Vous examineriez toute idée, vous scruteriez sa véritable signification et vous la réaliseriez sans compter sur les honneurs conférés à vos services, sur l'appât offert à votre travail, sans vous acheminer vers l'étroitesse, la bigoterie, vers plus de divisions et de cruautés et finalement vers un absolu chaos de la pensée.

QUESTION. — *Quel est votre attitude devant les premiers enseignements de la Théosophie, du type Blavatsky ? Considérez-vous que nous avons dégénéré ou progressé ?*

KRISHNAMURTI. — Je crains de ne pouvoir répondre, parce que je ne connais pas les enseignements de Mme Blavatsky. Pourquoi devrais-je les connaître ? Pourquoi devez-vous connaître les enseignements d'un autre ? Il n'y a qu'une seule vérité, donc un seul chemin qui n'est pas distant de cette vérité; il n'y a qu'une seule méthode pour atteindre cette vérité, parce que les moyens ne sont pas distincts de la fin.

Vous qui avez étudié la Théosophie de Mme Blavatsky, et la Théosophie la plus récente, ou tout autre, pourquoi voulez-vous étudier dans les livres au lieu d'étudier la vie ? Pourquoi érigez-vous des instructeurs et demandez-vous quels sont les meilleurs enseignements ? Croyez que je n'ai en aucune manière l'intention d'être dur ? Ne comprenez-vous pas ? Vous êtes Chrétiens, cherchez à distinguer ce qui est vrai dans le Christianisme de ce qui est faux — et vous découvrirez ce qui est vrai. Quel besoin avez-vous de philosophies ? Parce que la vie est laide et vous espérez la fuir

au moyen d'une philosophie. La vie est si vide, si terne, si stupide, si ignominieuse que vous voulez introduire quelque romantisme dans votre monde, quelque espoir, la torpeur d'une rêverie obsédante; mais si vous affrontiez le monde tel qu'il est, si vous étiez aux prises avec les faits, vous trouveriez quelque chose d'infiniment plus grand qu'aucune philosophie, plus grand qu'aucun livre du monde, plus grand qu'aucun enseignement, qu'aucun instructeur.

Nous avons vraiment perdu toute faculté de sentir vivement, de sentir avec l'opprimé, avec l'oppresseur. Vous sentez seulement quand vous êtes opprimé. Ainsi peu à peu, l'intellect a chassé tous nos sentiments, notre sensitivité, nos délicates perceptions, si bien que nous sommes absolument creux; et pour remplir ce vide, pour nous enrichir, nous étudions des livres. Je lis toutes sortes de livres, mais jamais de philosophie, Dieu merci. Laissez-moi vous dire, sans intention de vous peiner, que j'éprouve un sentiment de recul quand on me dit : « Je suis étudiant de philosophie », étudiant de ceci ou de cela; jamais de l'action quotidienne, jamais des choses telles qu'elles sont. Je vous assure, pour votre bonheur, pour comprendre par vous-même, pour découvrir cette chose éternelle, il faut que vous viviez réellement, vous trouverez alors ce que nulle parole, nulle peinture, nulle philosophie, nul instructeur ne peut donner.

QUESTION. — *Les enseignements de la Théosophie touchant l'évolution ont-ils quelque influence sur la croissance de l'âme ?*

KRISHNAMURTI. — Qu'entendez-vous par évolution, messieurs. Si je comprends, il s'agit de progresser du non essentiel à l'essentiel. Est-ce cela ? Croître de l'ignorance vers la sagesse, n'est-ce pas ? Personne ne hoche la tête. Bien. Ce que vous entendez par évoluer, c'est acquérir plus d'expérience, plus de sagesse, plus de connaissance, toujours plus,

de plus en plus, et infiniment plus. C'est-à-dire, vous allez du non-essentiel vers l'essentiel; et cet essentiel devient le non-essentiel dès que vous l'avez atteint. Est-ce cela ?

(Etes-vous trop fatigués ? Est-il trop tard ? Je vous en prie, pensez avec moi; c'est la seconde conférence de la journée, si vous ne pensez pas avec moi, je dois me battre contre les murs.)

Vous considérez une chose comme essentielle aujourd'hui, vous la poursuivez, vous l'acquérez; demain, elle devient non-essentielle, et vous dites : « J'ai appris cela », vous continuez toujours ainsi, acquérant toujours de plus en plus, discernant de mieux en mieux l'essentiel du non-essentiel, et vous appelez cela croissance, évolution — et cependant rien ne peut être essentiel ou non-essentiel puisque ce que vous jugez essentiel aujourd'hui, devient le non-essentiel demain, et que vous voulez autre chose.

Posons la question différemment. Vous voulez posséder un objet désirable que vous voyez, vous le possédez; puis satisfait, vous vous tournez vers un autre. Ce peut être un intense désir émotionnel, ou une idée que vous poursuiviez et que vous réalisiez. Puis, en définitive, vous voulez atteindre Dieu, la vérité, le bonheur; et vous considérez comme spirituel celui qui veut posséder Dieu, la vérité, et l'homme qui désire un chapeau, une cravate etc., vous l'appelez mondain, matérialiste. Le non-essentiel, c'est le chapeau; l'essentiel, c'est Dieu ou la vérité. Qu'avons-nous fait ? Seulement, changé l'objet de nos désirs. Nous avons dit : « Maintenant, j'ai eu assez de chapeaux, d'automobiles, de maisons, je veux autre chose », et vous courez après cet autre objet; quand vous en avez fini avec celui-ci vous en poursuivez un autre, et ainsi graduellement jusqu'à ce que vous désiriez autre chose que vous appelez Dieu, et vous pensez alors avoir atteint l'ultime. Tout ce que vous avez fait, c'est de

jouer avec vos désirs, et c'est ce processus de choix continuel que vous appelez évolution. Est-ce vrai ou non ?

OBSERVATION DE L'AUDITOIRE. — *Au même moment un individu est satisfait d'une chose, un autre individu se contente d'une autre.*

KRISHNAMURTI. — Mais certainement le désir est identique : que ce soit le désir d'un chapeau ou le désir de Dieu; c'est toujours le désir qui est derrière : nous désirons jusqu'à ce que nous ayons parcouru le champ de notre désir. Si au contraire nous comprenons la réelle signification de tout objet convoité, il n'y a plus ni essentiel, ni non-essentiel; l'évolution prend un sens différent — non celui d'atteindre, d'acquérir, de réussir continuellement.

OBSERVATION. — *Devons-nous cesser de désirer ?*

KRISHNAMURTI. — Sûrement non. Si vous cessez de désirer, alors, adieu ! c'est la mort. Comment pouvez-vous arrêter le désir ? Ce n'est pas une chose qu'on prend et qu'on quitte. Pourquoi voulez-vous l'arrêter ? Parce qu'il vous cause de la souffrance. S'il vous apporte du plaisir, vous continuez sans rien demander, mais dès que vous souffrez vous dites : « Je ferais mieux de cesser ». Pourquoi ? C'est qu'il n'y a pas de compréhension. Si vous comprenez une chose, la souffrance n'existe plus.

OBSERVATION. — *Pouvez-vous donner un exemple de ce fait, que la souffrance cesse si on la comprend ?*

KRISHNAMURTI. — Ne pouvez-vous le trouver ? Peut-être le donnerai-je plus tard. Plaçons-nous à un autre point de vue. Nous sommes entraînés à l'idée de tuer le désir, de le discipliner, le contrôler, le subjuguer. Pour moi, c'est une manière de penser malsaine et anti-naturelle. Vous désirez un

chapeau ou un manteau — je ne sais quoi — et vous multipliez les désirs parce que l'objet poursuivi ne vous satisfait pas; vous changez l'objet. Pourquoi votre désir poursuit-il une chose après une autre? Parce que vous ne comprenez pas l'objet même poursuivi par le désir; vous ne voyez pas la pleine signification du désir d'un objet. Vous vous occupez plus du gain ou de la perte que de la signification de cette recherche. Ai-je rendu le sens plus clair ?

Il faut y réfléchir, je vous prie.

QUESTION. — *Ce que vous avez écrit dans « Aux Pieds du Maître » est-il toujours valable ?*

KRISHNAMURTI. — Très bien, messieurs. Quel sens implique la question ? Est-ce que je crois encore aux Maîtres, n'est-ce pas ? Et naturellement, si je crois en eux, je dois croire encore à leurs enseignements, etc. Regardons la question tout à fait ouvertement non comme si j'attaquais vos Maîtres et que vous deviez les protéger.

Or, pourquoi voulez-vous un Maître ? Vous dites nous en avons besoin comme d'un guide — c'est ce que disent les spirites, les Catholiques Romains — c'est ce que tout le monde répète; ce qui s'applique à tout le monde, non pas à vous en particulier. Vous guider, vers quoi ? C'est la question qu'on se pose ensuite, évidemment ? Vous répondez : « Il me faut un guide vers le bonheur, la vérité, la libération, le nirvana, le paradis » vous avez besoin de quelqu'un pour vous y conduire. Croyez, je vous prie, que je ne suis pas un habile avocat procédant par intimidation; j'essaie de vous aider à trouver par vous-même, et non de vous convertir à une idée ou à une autre. Si vous vous intéressez à la découverte de la vérité, les guides n'ont aucune importance, n'est-ce pas ? Cela ne fait rien, — vous choisiriez n'importe qui. Comment savez-vous, s'il vous aidera à trouver la vérité ? Il est possible que l'homme qui balaye la rue vous aidera, votre

sœur, votre voisin, votre frère, n'importe qui; pourquoi attachez-vous une attention spéciale à vos guides ? Oh ! ne hochez pas la tête. Je sais tout cela. Vous dites : « Oh ! oui, c'est vrai, il a raison » et cependant vous recherchez le rang de probationnaire, de disciple, les distinctions, les initiations.

Pour vous, l'important, ce n'est pas la vérité, mais le guide qui vous mènera. N'est-ce pas ?... Non ? Alors, dites-moi, je vous prie.

OBSERVATION. — *Vous disiez dans « Aux Pieds du Maître » qu'il fallait être sans désirs, et maintenant vous dites... que nous devons...*

KRISHNAMURTI. — Pardon, Monsieur. Oui, c'est une contradiction. J'espère qu'il y aura des quantités de contradictions. Voici une dame qui a dit : « Non ». Elle hoche la tête.

RÉFLEXION. — *J'ai oublié quelle est exactement la question au sujet du Maître. Je sens que ce n'est pas la manière dont personnellement je considère le Maître. De même que je m'adresse à vous pour m'aider à comprendre et à découvrir, ainsi le Maître nous aidera à comprendre et à découvrir.*

KRISHNAMURTI. — C'est-à-dire que pour la plupart d'entre vous le Maître est le guide. Vous ne pouvez le nier et dire : « Non, je ne me soucie pas de savoir qui nous mènera à la vérité ».

OBSERVATION. — *Je ne pense pas que le guide, tel guide spécial, soit la chose importante.*

KRISHNAMURTI. — Vous n'avez pas de guides spéciaux ?

RÉFLEXION. — *C'est pour cela que nous venons vous écouter.*

KRISHNAMURTI. — Essayez, je vous prie, de comprendre ce dont je parle : ne dites pas « Nous ne voulons pas de Maîtres, de guides, cherchons », ni « Cela ne s'applique pas à moi ». Si vous réfléchissez vraiment à ce dont je parle, cela s'appliquera à vous, parce que nous sommes tous dans le même cercle.

Si vous voulez découvrir ce qu'est la vérité, comme je le disais ce matin, et si vous demandez un guide, il faut que vous sachiez, que lui sache, que tous les deux vous sachiez ce qu'est la vérité. Mais si vous savez ce qu'est la vérité, — et vous en avez une faible perception — alors vous ne chercherez aucun guide. Vous ne vous occuperez pas si vous êtes élève probationnaire, ou initié avec des honneurs spéciaux, etc. Vous voulez la vérité, non les distinctions. Que dites-vous à cela ?

OBSERVATION. — *Je dirais que c'est pour beaucoup, non le désir des distinctions, mais le désir de comprendre ?*

KRISHNAMURTI. — Vous n'essayez pas de défendre. Je n'essaye pas d'abattre. Discutons ensemble avec cette attitude. Comment pouvez-vous avoir la compréhension alors que vous êtes un élève, une personne distinguée des autres, une entité distincte avec plus de privilèges que quelque autre ?

OBSERVATION. — *Je n'ai pas l'impression d'avoir quelque privilège spécial, ni que quelqu'un me confère des privilèges, mais d'être seulement ce que je me fais moi-même.*

KRISHNAMURTI. — Je regrette de ne pas m'expliquer tout à fait clairement. N'est-ce pas distinction, agrandissement de soi, d'être l'élève spécial de quelqu'un ? Vous direz : « Non. Cela m'aidera à trouver la vérité. C'est un stage nécessaire vers la vérité ». Ce stage n'est qu'une accentuation, une exagération de la conscience de soi. Pour comprendre, il

faut qu'il y ait de moins en moins conscience du « Je » et non de plus en plus. N'est-il pas vrai ? Pour comprendre n'importe quelle chose, il ne faut pas de préjugé; pas de conscience de « mon sentier » et « votre sentier », « mon » ceci et « votre » cela. Tout ce qui accentue l'idée du mien doit être une entrave, n'est-ce pas ?

RÉFLEXION. — *On nous enseigne qu'il y a des Maîtres.*

KRISHNAMURTI. — Eh bien, je ne puis discuter cela. Si vous dites : « C'est une autorité, on nous enseigne », il n'y a plus rien à dire; mais est-ce que cela vous satisfait tous ?

VOIX. — *Non.*

KRISHNAMURTI. — Pour un moment, oubliez tout ce que vous avez appris ici des Maîtres, des disciples, des initiations. Si vous étiez réellement francs, vous verriez que c'est simplement parce que chacun veut être quelque chose et ce besoin est utilisé et exploité.

Quelle est cette conscience que nous appelons le « je ». Quand êtes-vous conscient de vous-même ? Quand il y a conflit, entrave, échec ? Enlevez tout échec, enlevez toute entrave, vous ne dites pas « je »; vous vivez alors. C'est seulement quand vous ressentez une douleur que vous avez conscience du corps. Quand vous souffrez émotionnellement ou intellectuellement, vous avez conscience d'être séparé. Nous avons accentué cette conscience, produit dans l'esprit telle condition que nous appelons « Je »; nous la considérons comme un fait et désirons avec l'expansion de cette conscience entrer dans la vérité — nous voulons, au moyen de la probation, des initiations élargir cette conscience de plus en plus; mais le point de départ est faux, c'est-à-dire le « Je » n'est pas une réalité, à cette cause erronée, vous avez des réponses erronées, initiations, expansion de la conscience du « je », et vous dites que vous avez besoin de quelqu'un pour vous

aider à réaliser la vérité, pour élargir votre conscience. Vous dites : « Le monde a besoin d'un plan; il y a des personnes plus sages que moi; donc je dois devenir leur instrument pour aider le monde ». Ainsi vous établissez un médiateur entre le plan et vous-même — celui qui sait et celui qui ne sait pas et vous devenez seulement un instrument d'exploitation. Je sais que vous souriez et me désapprouvez; mais cela ne fait rien. Je ne suis pas ici pour vous convaincre, ni vous pour me convaincre. Considérez cela avec votre raison, vous jugerez. Ainsi vous instituez un plan connu seulement de quelques-uns et vous devenez seulement un instrument d'action pour exécuter des ordres. Prenez cet exemple : Si les Maîtres disaient : « La guerre est juste ». — Je ne dis pas qu'ils l'aient dit — Vous savez comment dans la dernière guerre, tout le monde répétait : « Dieu est de notre côté », et nous sautions tous sur cette idée. Or, si vous comme individu, commencez à penser vraiment, vous constaterez que la guerre est pernicieuse, et si réellement vous le pensiez, vous ne pourriez plus prendre part à une guerre. Mais vous dites : « Je ne sais pas. Le plan dit qu'il faut une guerre, et que le bien sortira du mal, je m'engage. » Autrement dit, vous cessez de penser. Vous n'êtes que des automates, de la chair à canon.

Assurément, tout cela n'est pas de la spiritualité. Aussi, que je croie aux Maîtres ou non, pour moi cela a très peu d'importance. Que vous croyiez ou non à un Maître n'a rien à faire avec la spiritualité. Quelle différence y a-t-il entre un médium qui reçoit des messages et vous qui recevez des messages des Maîtres ?

RÉFLEXION. — *Devons-nous ne rien croire ?*

KRISHNAMURTI. — Un instant, je vous prie, j'ai parlé sur ce sujet. Pourquoi voulez-vous croire ? (*Rires*). Ne riez pas, car tout le monde est dans cette situation. Nous voulons des croyances pour nous appuyer, nous soutenir. Assu-

rément, plus vous avez de croyances, moins vous avez de force, de richesse intérieure. Je regrette de ne pouvoir entrer dans les détails; il est huit heures et demie. Je voudrais seulement vous dire : La sagesse, la compréhension ne peut s'acquérir en s'accrochant à des croyances, à des idées. La sagesse prend naissance quand vous êtes vraiment en mouvement et non ancré dans une forme particulière de croyance; vous découvrirez alors qu'il est de bien peu d'importance que les Maîtres existent ou non, que votre société soit essentielle au monde ou non. Vous ferez naître dans le monde une nouvelle civilisation, une nouvelle culture.

C'est très extraordinaire, vous savez ! J'ai entendu très souvent Dr Besant dire à tous les membres : « Nous préparons la venue d'un Instructeur du Monde. Gardez un esprit ouvert. Il pourra contredire tout ce que vous pensez, le présenter différemment. » Et quelques-uns d'entre vous se sont préparés pendant vingt ans ou plus; il importe peu que je sois ou non l'Instructeur. Personne ne peut vous le dire, naturellement, parce que personne ne peut le savoir, excepté moi-même. Et même alors, je répète que cela n'a pas d'importance. Je ne l'ai jamais contredit. Je dis : « Laissons cela. Ce n'est pas l'affaire. » Vous vous êtes préparés pendant vingt ans ou plus et très peu d'entre vous ont réellement un esprit ouvert, très peu disent : « Examinons ce que vous dites. Pénétrons plus avant. Cherchons à découvrir si c'est vrai ou faux, sans avoir égard à votre étiquette. » — Et, après vingt ans, vous êtes exactement dans la même position qu'auparavant. Vous avez d'innombrables croyances, vous avez vos certitudes, votre savoir et vous n'êtes pas réellement disposés à examiner ce que je dis. Il semble que ce soit une telle perte de temps, un tel dommage, que ces vingt ans ou plus aient été gaspillés et que vous vous trouviez exactement ou vous étiez avec de nouveaux systèmes de croyan-

ces, de dogmes, de limitations ! Je vous assure, vous ne pouvez trouver la vérité, ou la libération, le nirvana ou le ciel, comme vous voulez l'appeler, par ce processus d'attachement.

Ce qui ne signifie pas que vous deviez tous vous détacher, ce ne serait que vous dessécher; mais chercher franchement honnêtement, simplement, si ce que vous tenez avec une si farouche avidité a quelque signification, quelque valeur; et de découvrir, en admettant qu'il ait quelque valeur, s'il n'y a pas le désir de s'y accrocher. Quand vous le considérerez de ce point de vue, vous trouverez quelque chose d'indescriptible, de réel, de durable, d'éternel. Il ne sera pas nécessaire qu'il y ait un instructeur et un élève et ce sera un heureux monde que celui où il n'y aura ni instructeurs ni élèves.

SECONDE CAUSERIE A L'HOTEL DE VILLE

1er Avril 1934.

AMIS,

La plupart d'entre vous sont venus ici en quête de quelque chose, et dans l'espoir de trouver ce quelque chose que vous ne connaissez pas, vous assistez à cette réunion. Vous êtes ici pour trouver le bonheur, car tout le monde, d'une manière ou d'une autre, souffre; nos esprits et nos cœurs sont continuellement rongés par le doute; nous sommes incomplets, mécontents. A ces innombrables souffrances, on donne des explications innombrables, et vous venez à cette conférence dans l'espoir de trouver la cause de votre souffrance, la réponse à vos problèmes.

Or, en général, quand vous souffrez, vous cherchez un remède; devant un problème, vous cherchez une solution; vous allez d'un remède à l'autre, d'une solution, d'une expérience à l'autre, d'un système ou d'une croyance à l'autre — c'est-à-dire vous changez sans cesse de secte, de cage, vous heurtant vainement contre les barreaux pour essayer de trouver la cause de cette souffrance. Mais vous ne trouverez jamais l'explication, car si vous souffrez, vous exigez un soulagement immédiat, vous acceptez le remède donné sans l'examiner, sans chercher sa vraie signification. Psychologiquement, vous vous êtes forgé un espoir qui vous aveugle et vous perdez la claire compréhension du remède. N'est-ce pas un fait ? Vous appelez le médecin, il vous donne un

remède; vous ne demandez jamais ce que c'est; vous vous préoccupez seulement de faire disparaître la douleur.

Si vous cherchez quelque chose, vous venez à cette réunion avec la même attitude d'esprit; si vous êtes poussé par la curiosité, je crains d'avoir peu de chose à dire. Si vous êtes en quête d'un remède, vous serez désappointé, car je ne vais vous donner ni remède ni explication; nous allons réfléchir ensemble, raisonner ensemble et chercher la cause de la souffrance.

On peut traiter la douleur superficiellement d'après les symptômes; mais cette méthode ne mène pas à la racine, à la cause fondamentale, réelle; le désir intense d'un soulagement immédiat ne vous fera jamais découvrir la cause de la douleur.

Par exemple, si vous perdez un être cher, vous ressentez une douleur profonde; on vous offre le remède de la vie dans l'au-delà, de la réincarnation, vous acceptez ce remède, mais le chagrin reste; l'isolement, le vide est toujours là, vous n'avez fait que le voiler avec une explication, un remède, une drogue superficiels.

Au lieu que, si vous essayiez vraiment de découvrir la cause de cette souffrance, vous examineriez la signification du remède qui vous est offert, que ce soit la vie de l'autre côté, ou la croyance à la réincarnation. Dans l'état de souffrance, l'acuité de la pensée, l'intense besoin de savoir est réellement ce qui vous torture, n'est-il pas vrai ? Si vous avez vécu intimement avec votre frère, votre femme ou votre ami et que ce frère, cette femme ou cet ami meure, vous restez face à face avec votre solitude, dans la pleine conscience de votre isolement, et c'est ce qui crée dans votre esprit cet intense besoin de savoir. Ce moment de lucidité aiguë, de pleine conscience, est le moment de chercher la cause de la souffrance; il faut cette acuité de l'esprit et du

cœur qui cherche, qui essaie de pénétrer la cause; dans cet état, vous constaterez que l'esprit et le cœur sont devenus esclaves des conditions extérieures. La pensée, pour la grande majorité, est dépendante de l'entourage extérieur, et, dans cette condition, il y a conflit continuel entre l'individu et la société; l'individu ne pourra se libérer qu'en devenant maître des limites posées sur lui par le milieu; quand vous comprendrez la véritable signification, la véritable valeur des barrières placées autour de vous par la société, les religions, vous percerez à jour ces limites imposées, et la vraie intelligence pourra naître.

Après tout, on est malheureux parce qu'on n'a pas l'intelligence qui est la compréhension. Quand vous comprenez vraiment, vous n'êtes plus en conflit, vous n'êtes plus prisonnier des limites imposées par l'autorité, la tradition, les préjugés profondément enracinés. Ainsi, pour être suprêmement heureux, l'intelligence est nécessaire et pour éveiller cette intelligence, il faut se libérer des innombrables incrustations créées par les religions, la société à travers les âges; ce milieu créé par les individus, vous pouvez vous en libérer en remettant en question ses critères, ses valeurs, ses préjugés, ses autorités; vous commencez ainsi à découvrir la cause fondamentale de la souffrance, qui est le manque de vraie intelligence; cette vraie intelligence ne se trouve pas par quelque processus miraculeux, mais en se tenant sans cesse en alerte, en mettant continuellement en doute la valeur des conditions extérieures pour en découvrir le vrai et le faux.

On m'a posé quelques question auxquelles je vais essayer de répondre ce soir.

QUESTION. — *Croyez-vous en Dieu ? Etes vous athée ?*

KRISHNAMURTI. — Je présume que tous vous croyez en

Dieu, puisque vous êtes tous chrétiens, du moins vous faites tous profession de l'être.

Or, pourquoi croyez-vous en Dieu ? Je vais répondre tout à l'heure, donc ne m'appelez ni athée ni théiste. Qu'est-ce qu'une croyance ? Vous ne croyez pas, ce qui est évident, comme l'éclat du soleil, l'existence de la personne assise près de vous, vous n'avez pas à y croire. Tandis que votre croyance en Dieu n'est pas réelle. C'est quelque espoir, quelque idée préconçue, quelque aspiration qui peut n'avoir rien de commun avec la réalité.

Si vous ne croyez pas, mais si vous êtes vraiment conscients de cette réalité dans votre vie, comme vous êtes conscients du soleil, la conduite de votre vie sera totalement différente. Actuellement, votre croyance n'a rien à voir avec votre vie quotidienne; aussi, pour moi, que vous croyiez en Dieu ou non, cela n'existe pas. (*Applaudissements.*)

Je vous prie, ne prenez pas la peine d'applaudir; il y a beaucoup de questions à répondre.

Votre croyance en Dieu ou votre négation de Dieu sont pour moi sans réalité.

Si vous étiez conscients de la vérité comme vous l'êtes de cette fleur, de l'air pur ou du manque d'air pur — votre vie tout entière, votre conduite, vos affections, vos pensées, mêmes, seraient différentes. Que vous vous déclariez croyants ou incroyants n'a pas grande importance, car vous ne le montrez pas par votre manière d'agir. Ce n'est qu'une idée superficielle imposée au moyen de la crainte, de l'autorité, de l'imitation.

Donc, quand vous demandez : « Croyez-vous ? Etes-vous Athée ? » Je ne puis vous répondre catégoriquement, parce que pour vous la croyance a beaucoup plus d'importance que la réalité. Je sais qu'il y a une réalité immense, incommensurable, insondable, qu'il y a une suprême intel-

ligence; mais on ne peut la décrire. Comment pouvez-vous décrire le goût du sel si vous ne l'avez jamais goûté ? Et ce sont ceux qui n'ont jamais goûté le sel, qui n'ont jamais eu conscience de cette immensité dans leurs vies, qui commencent à se demander si je crois ou si je ne crois pas, parce que, pour eux, la croyance est beaucoup plus importante que cette réalité qu'ils pourraient trouver en vivant avec droiture et sincérité; mais ils ne veulent pas vivre vraiment, ils pensent que croire en Dieu est essentiel pour être véritablement homme.

Pour moi, être théiste, est une absurdité aussi bien qu'être athée. Si vous connaissiez ce qu'est la Vérité, ce qu'est Dieu, vous ne seriez ni athée, ni théiste parce qu'avec cette connaissance la croyance n'est pas nécessaire.

C'est l'homme non averti, qui ne fait qu'espérer et supposer, qui a recours à la croyance ou à l'incroyance pour le soutenir, pour l'inciter à agir de telle ou telle manière.

Or, si vous abordez la question tout différemment, vous découvrirez par vous-même, comme individu, quelque chose de réel, par delà toutes les limites de croyances, par delà l'illusion des mots. Mais cette découverte — de la Vérité ou Dieu — demande une grande intelligence, non l'assertion d'une croyance ou de l'incroyance, mais la perception des entraves créées par le manque d'intelligence. Pour découvrir la Vérité, Dieu — et je dis qu'une telle chose existe, que j'ai réalisée — l'esprit doit être libéré de toutes les entraves créées à travers les âges par le besoin de sécurité, de protection de soi.

Vous ne pouvez vous délivrer de ce besoin de sécurité en disant seulement que vous êtes libres. Pour percer ces murailles, il faut une grande intelligence, non le pur intellect. Pour moi, l'intelligence est l'harmonie parfaite du cœur et de

l'esprit, ce qu'est cette réalité, vous le trouverez vous-même, sans demander à personne.

Or, que se passe-t-il dans le monde ? Il y a un Dieu Chrétien, des Dieux Hindous; les Mahométans ont leur conception particulière de Dieu — chaque petite secte a sa vérité particulière. Toutes ces vérités deviennent comme autant de maladies qui séparent les peuples; entre les mains de quelques-uns, elles deviennent des instruments d'exploitation. Vous allez de l'une à l'autre, les goûtant toutes, parce que vous commencez à perdre de la sagacité; vous voulez un remède à votre souffrance et vous acceptez n'importe quel remède offert par n'importe quelle secte, chrétienne, hindoue, ou autre. Aussi qu'arrive-t-il ?

Vos dieux, vos croyances vous divisent et cependant vous parlez de fraternité humaine, d'unité en Dieu, en même temps la chose même que vous voulez découvrir vous la niez, parce que vous vous cramponnez à ces croyances comme aux plus puissants moyens de détruire les limitations, au lieu qu'elles ne font que les intensifier.

Tout cela est évident : si vous êtes protestant, vous avez horreur du catholique romain; si vous êtes catholique romain, vous avez horreur de toutes les autres sectes. Il en est ainsi partout, non pas seulement ici, mais en Inde, chez les Mahométans, dans toutes les sectes religieuses; car pour toutes, la croyance — cette chose cruelle — est plus vitale, plus importante que la découverte de la vérité qui est l'humanité réelle. Ceux qui croient si fort en Dieu ne sont pas véritablement amoureux de la vie; ils sont amoureux d'une croyance, non de la vie; aussi leurs cœurs et leurs esprits se dessèchent, se creusent, se vident, se réduisent à rien.

QUESTION. — *Croyez-vous à la réincarnation ?*

KRISHNAMURTI. — Avant tout je ne sais quels sont ceux parmi vous à qui l'idée de réincarnation est familière. Je vais vous l'expliquer très brièvement. Cela signifie que pour atteindre la perfection, vous devez parcourir une série de vies, recueillant de plus en plus d'expérience, de connaissance jusqu'à ce que vous atteigniez la réalité, la perfection. Grossièrement et brièvement sans entrer dans les subtilités, voici l'idée de la réincarnation; c'est que vous, comme « Je », entité, ego, revêtez une série de formes, vie après vie, jusqu'à ce que vous soyez parfait.

Je ne vais pas répondre que je crois ou non à la réincarnation, car je veux vous montrer que cette réincarnation est irréelle... Ne rejetez pas immédiatement ce que je dis. Qu'est-ce que l'ego ? Cette conscience que nous appelons le « Je » ? Je vais vous le dire et vous demande d'y réfléchir. Vous êtes ici pour comprendre et non pour créer avec votre croyance une barrière entre vous et moi. Qu'est-ce que le « Je », ce point focal que vous appelez « Je », dont votre esprit a continuellement la notion consciente ?

Ou plutôt quand êtes-vous conscient du « Je » ? De vous-même ? Seulement quand vous vous sentez lésé, quand vous sentez une entrave, une résistance; autrement vous êtes suprêmement inconscient de votre petit moi en tant que « Je ». Vous êtes conscient de vous-même quand il y a conflit; ainsi nous ne vivons que dans le conflit dont nous avons presque sans cesse conscience. Dans ce conflit, le « Je » n'est que la conscience de vous-même comme forme, avec un nom, certains préjugés, certaines idiosyncrasies, tendances, facultés, aspirations, déceptions; et vous pensez que c'est cela qui doit durer, grandir, atteindre la perfection ? Comment le conflit peut-il atteindre la perfection ? Comment cette conscience limitée peut-elle atteindre la perfection ? Elle peut s'élargir, s'étendre, mais serait-elle assez

grande pour englober l'univers, elle ne serait pas la perfection, parce qu'à la base, c'est le conflit, la conception erronée, la résistance. Vous vous dites : « Je dois vivre comme entité après la mort, donc je dois revivre jusqu'à ce que j'atteigne la perfection ».

Mais vous direz : « Si vous ôtez cette conception de « Je », quel est le point focal de la vie ? Si vous libérez l'esprit de cette conscience de soi-même, comme « Je », que reste-t-il ?» — Or, que reste-t-il quand vous êtes suprêmement heureux, créateur ? Il reste ce bonheur. Quand vous êtes réellement heureux, ou profondément amoureux, il n'y a pas de « vous ». Il y a cette extase du bonheur ou cet immense sentiment d'amour. Je dis que c'est cela le réel, tout le reste est faux.

Cherchons si ce qui crée ces conflits, ces résistances, ces frottements continuels est réel ou artificiel ?

Si cette lutte est réelle, si elle est le processus même de la vie, la conscience du « Je » doit être réelle. Or, je dis que ce frottement continuel est une erreur, qu'il peut ne pas exister dans une humanité organisée pour les besoins des êtres humains où il y aurait affection véritable.

Cherchons si le « Je » est la création illusoire d'un entourage faux, d'une société fausse, ou s'il est permanent, éternel ? Pour moi, cette conscience limitée n'est pas éternelle. Elle est le résultat du milieu extérieur, des croyances, etc. Si vous faisiez ce que vous vouliez dans la vie au lieu d'être astreint à une certaine besogne qui vous dégoûte, si vous suiviez votre véritable vocation en vous réalisant vous-même, le travail ne serait plus une entrave. Pour le peintre, le poète, l'écrivain, l'ingénieur qui aime son art, la vie n'est pas un fardeau.

Mais votre travail n'est pas votre vocation; les conditions sociales qui vous contraignent à le faire ont déjà créé un

frottement; certains règlements de morale, certaines autorités ont établi divers idéals comme le vrai, le faux, être vertueux, etc., et vous les admettez. Vous avez endossé ce vêtement sans comprendre, sans en chercher la valeur, vous avez ainsi créé des frottements. Graduellement, votre esprit est totalement dévié, perverti; au milieu du conflit, vous êtes devenu conscient du « Je », et non du reste. Ainsi, vous partez d'une cause qui n'est pas la véritable cause, et vous lui donnez une conséquence erronée.

Aussi, que la réincarnation existe ou non est pour moi sans importance. Ce qui importe, c'est la réalisation, qui est la perfection. Vous ne pouvez atteindre cette réalisation dans le futur, elle est dans le présent, et n'appartient pas au temps.

Que s'est-il passé ? Au milieu des résistances, des conflits continuels, la mémoire s'est créée, mémoire du « Je », qui devient possessif et dit « le mien ». Les nombreuses couches de cette mémoire constituent la conscience du « Je »; ce « Je », étant le résultat faux d'un entourage faux, ses problèmes et leurs solutions sont entièrement faux, illusoires! Mais si vous, comme individu, commencez à vous éveiller, à entrevoir les limitations qui vous sont imposées par la société, les religions, les conditions économiques, à les remettre en question, à soulever un conflit, vous ferez disparaître cette petite conscience que vous appelez « Je », vous connaîtrez alors cette réalisation, cette active création dans le présent.

Pour parler en d'autres termes, certains savants affirment que cette individualité, cette conscience limitée subsiste après la mort; ils ont découvert l'ectoplasme, et tout le reste, et pour eux cette vie continue après la mort.

Si vous voulez écouter un peu attentivement, vous comprendrez ce qui va suivre : l'individualité, cette conscience

limitée est un fait, c'est un fait dans votre vie, n'est-ce pas ? C'est un fait, mais il est sans réalité. C'est un fait, que vous êtes constamment soi-conscient, mais ce n'est que l'habitude séculaire acquise au milieu d'un entourage faux qui a constitué un fait de ce qui n'est pas réel. Bien que ce fait puisse exister — et il existe — tant que cet état dure il ne peut y avoir réalisation. Je dis que la réalisation de la perfection n'est pas l'accumulation des vertus ni l'ajournement dans le futur, c'est la parfaite harmonie de la vie dans le présent.

Si vous avez faim et que l'on vous promette de la nourriture pour la semaine prochaine, à quoi cela sert-il ? Si vous avez perdu un être cher et qu'on vous dise ou que vous sachiez vous-même qu'il vit de l'autre côté, qu'en résulte-t-il ? C'est en réalité, que le vide, l'isolement de la pensée et du cœur, la solitude vous accable; vous pensez y échapper par la certitude que votre frère ou votre femme, ou votre mari, existe encore. Mais dans cette conscience, il y a toujours la mort, la limitation, le vide, la morsure continuelle du chagrin. Au lieu que si vous libérez l'esprit de cette conscience du « Je » en découvrant la véritable valeur de ce qui vous entoure — et personne ne peut la découvrir pour vous — vous connaîtrez par vous-même cette réalisation qui est la vérité, qui est Dieu, ou de tout autre nom que vous préférez la nommer. En développant la conscience limitée, qui est le résultat illusoire d'une cause fausse, vous ne trouverez pas ce qu'est Dieu, la vérité, le bonheur, la perfection dans la conscience de soi, il n'y a que conflit perpétuel, lutte perpétuelle, misère perpétuelle.

QUESTION. — *Etes-vous le Messie ?*

KRISHNAMURTI. — Est-ce d'une grande importance ? C'est une des questions qu'on m'a posées partout : les

reporters de journaux, pour un entrefilet; les assistants pour savoir, parce qu'ils pensent que cette autorité les convaincra. Je n'ai jamais nié, ni affirmé que je sois le Messie, que je sois le Christ revenu sur la terre; cela n'a aucune importance. Personne ne peut vous le dire. Même si je vous le disais, ce serait littéralement sans valeur; je ne vous le dirai pas car, pour moi, c'est si accessoire, si futile, si secondaire. Quand vous voyez une magnifique sculpture ou une admirable peinture, vous en jouissez; mais je crains que vous ne cherchiez plutôt à savoir qui est le sculpteur ou le peintre qu'à vous intéresser à l'œuvre elle-même. Ce n'est pas la pureté de l'œuvre, sculpture ou peinture, ce n'est pas la pureté de la pensée qui vous intéresse, c'est de savoir qui parle, cela prouve que vous n'êtes pas capable de découvrir la valeur intrinsèque d'une idée, mais que vous vous préoccupez plutôt de celui qui l'exprime. Je crains qu'on ne cultive de plus en plus le snobisme; il y a un snobisme spirituel comme il y a un snobisme mondain; mais tous les snobismes se ressemblent.

Ainsi, amis, ne vous inquiétez pas, mais cherchez si ce que je dis est vrai; en essayant de trouver, vous vous débarrasserez de l'autorité, cette chose pernicieuse, il ne peut y avoir d'autorité pour les êtres humains réellement intelligents, créateurs. Pour savoir si ce que je dis est vrai, il ne faut pas l'aborder dans un pur esprit d'opposition, ou en disant : « On nous a dit » — « Il est écrit » — « Certains livres disent ceci et cela » — « Nos esprits-guides nous ont dit ». — C'est, vous le savez, la dernière mode : « Nos esprits-guides nous ont dit ». Je ne sais pourquoi vous accordez plus d'importance aux esprits des morts qu'aux vivants. Les vivants peuvent toujours vous contredire, aussi vous ne faites pas grande attention à eux; les esprits peuvent toujours tromper, vous, vous savez.

Nous nous sommes habitués, non à apprécier la valeur d'une œuvre pour elle-même, mais selon son auteur. Aussi nos esprits et nos cœurs sont vides et creux, il n'y a en eux ni réelle affection, ni pensée raisonnable, mais seulement des masses de préjugés.

QUESTION. — *Qu'est-ce que la spiritualité ?*

KRISHNAMURTI. — Je dis que c'est la vie harmonieuse. Je vais expliquer ce que j'entends par là. Vous ne pouvez vivre harmonieusement si vous êtes nationaliste, si vous avez une conscience de race, une conscience de classe; comment pourriez-vous vivre intelligemment, suprêmement, si vous n'êtes pas libéré de cette conscience de classe ? Ou si vous êtes possessif, préoccupé de l'idée du tien et du mien ? Ou si vous êtes prisonnier de vos croyances ? La croyance n'est qu'un moyen d'échapper au conflit. L'homme qui lutte dans cet immense conflit de la vie, qui veut comprendre, n'a pas de croyance, il fait des expériences; il ne croit pas positivement, il poursuit son expérience. Le savant ne commence pas par croire, il commence par expérimenter. L'homme prisonnier d'une autorité sociale ou religieuse ne peut assurément vivre dans l'harmonie, donc spirituellement, intelligemment, l'autorité en fait un automate, un rouage de la machine sociale ou religieuse. L'homme, dans la plénitude de la pensée, se libère de l'autorité, qui ne mène qu'à l'initiation, à l'hypocrisie; il peut vivre harmonieusement et dans cette harmonie de son esprit et de son cœur, il n'est plus accablé de crainte, il est sain, normal, complet, intégral.

QUESTION. — *L'étude de la musique ou l'art en général sont-ils de quelque valeur pour celui qui désire atteindre la réalisation dont vous parlez ?*

KRISHNAMURTI. — Voulez-vous dire que vous allez écouter la musique comme si vous alliez acquérir quelque chose en retour ? Assurément la musique n'est pas une marchandise à vendre. Vous en jouissez, mais vous n'espérez rien en retour. Ce n'est pas une boutique. La réalisation de la vérité, de la vie dans l'extase, ne consiste pas à accumuler des idées, des sensations.

Vous allez voir une belle œuvre d'art, peinture ou architecture pour votre plaisir, non pour obtenir autre chose. Cette attitude d'échange, de commerce est vraiment matérialiste. C'est votre manière de vous approcher de la réalité, de vous approcher de Dieu. Vous allez vers Dieu avec des prières, des fleurs, des confessions, des sacrifices, parce que vous espérez obtenir autre chose de retour; c'est ainsi que vos sacrifices, vos prières, vos implorations perdent de leur valeur. C'est aussi l'attitude de l'homme qui se montre aimable parce que vous allez lui donner quelque chose. Tout le processus de la civilisation repose là-dessus. L'amour est une marchandise qu'on trafique. La spiritualité ou la réalisation de la vérité, vous cherchez à l'atteindre en retour du bien que vous faites. Ce n'est pas agir avec droiture que d'attendre quelque chose en retour d'une action bonne.

QUESTION. — *Si les prêtres, les églises et autres organisations semblables agissent envers les hommes comme secours en cas d'urgence pour soulager des symptômes jusqu'à l'arrivée du Grand Médecin qui traite la cause, ont-ils tort ?*

KRISHNAMURTI. — Ainsi vous faites des prêtres et des religions comme un marche-pied ? Puis vous attendez qu'un autre vienne vous révéler la cause ? Si je comprends bien, vous dites : « Comme il y a tant de symptômes, pour traiter les symptômes, c'est-à-dire guérir superficiellement, il est nécessaire d'avoir des églises et des prêtres ».

Est-ce vraiment ce que vous me dites, ce que vous reconnaissez ? Affirmez-vous que les prêtres et les églises ne font que traiter les symptômes ? Si réellement vous le reconnaissiez et le sentiez vous-même, vous trouveriez vous-même la cause immédiatement. Mais ce n'est pas en réalité ce que vous pensez. En vérité, pour vous, la grande majorité, pratiquement pour tout le monde, les prêtres, les églises ne font pas que traiter les symptômes, vous croyez qu'ils peuvent vous aider à trouver la vérité, vous mener à la réalité. Sinon vous les aboliriez immédiatement, dès demain ! Et je le souhaiterais ! Alors vous trouveriez; vous n'auriez besoin de personne pour vous dire la cause; vous penseriez avec intelligence, vous commenceriez à douter, non plus à accepter; vous deviendriez de véritables individus et non de pures machines mues par la peur, par les forces extérieures, il n'y aurait plus dans le monde tant de ces affreuses divisions, mais plus de pensée réfléchie, plus d'amour, plus d'humanité.

QUESTION. — *S'il est nécessaire que la société humaine devienne coopérative et collective, comment l'individu peut-il contribuer à la réaliser ? La dictature supprime la liberté de l'individu et ôte toute valeur à son unicité ?*

KRISHNAMURTI. — Cherchons si l'individu, en devenant vraiment un individu, ne coopérera pas, c'est-à-dire, si au lieu d'être poussés à la coopération comme vous l'êtes actuellement par les circonstances (je ne devrais pas dire à la coopération, car elle n'existe pas — au lieu d'être poussés par les circonstances à agir pour vous-même, et non pour une vraie et intelligente coopération) il est possible de coopérer en devenant de réels individus ?

Je dis que c'est possible; devenant réellement un individu, d'agir dans une vraie et naturelle coopération sans y être contraint par les circonstances.

Etes-vous de véritables individus, fonctionnant avec la plénitude de volition, c'est bien ce qui constitue l'individu, n'est-ce pas ? c'est l'homme qui agit avec sa pleine liberté; autrement vous êtes de purs rouages dans une machine en marche. La véritable individualité consiste à libérer l'esprit de l'encerclement de l'erreur; devenir réellement un individu doit amener à la coopération.

Je ne puis entrer dans les détails, mais si la question vous intéresse vous y réfléchirez; vous constaterez que dans le monde tel qu'il est constitué, tout individu entre en lutte avec son voisin, cherche sa propre sécurité, sa propre conservation. La coopération, la vraie coopération, intelligente, humaine, créatrice, non égoïste, ne peut exister que si vous, comme individu, devenez pleinement un individu. Supprimer la lutte pour la sécurité personnelle, signifie changer totalement la structure de notre civilisation, avec ses droits acquis, sa possessivité de classe, ses nationalités, ses distinctions de race, ses divisions de peuples par les religions. Lorsque vous serez réellement libres, lorsque vous, comme individu, verrez la signification de toutes ces barrières et leur irréalité, vous deviendrez un réel individu, capable de coopérer avec intelligence : c'est inévitable.

Ce qui nous isole, ce sont nos préjugés, notre ignorance des réelles valeurs, et toutes les entraves, que nous, comme individus, avons créées; c'est en qualité d'individus seulement que nous pouvons abattre ce système. Ce qui signifie que vous ne pouvez plus avoir de nationalité, que vous perdez le sens de la possessivité bien que vous puissiez avoir des vêtements, des maisons; votre attitude n'est pas celle de classe possédante, parce que vous avez découvert vos besoins réels.

Ainsi, quand chaque individu s'occupera du bien-être de l'ensemble, il y aura véritable coopération. Actuellement, vous êtes poussés comme autant de moutons dans une direc-

tion ou une autre et vos leaders vous annihilent parce que vous n'êtes que des instruments d'exploitation, et vous êtes exploités parce que l'unique préoccupation de votre être, de votre pensée n'est que la conservation personnelle aux dépens des autres. Il y aura véritable conservation, véritable sécurité dans le monde en son ensemble, lorsque vous, comme individus, détruirez ce qui sépare les peuples, les oppose les uns aux autres en des guerres continuelles : — les nationalités, les gouvernements souverains. Tant que ces conditions subsisteront vous n'aurez ni paix, ni bonheur; elles produiront toujours plus de luttes, plus de guerres, de calamités, de misère, de souffrances. Ce sont les individus qui les ont créées et en tant qu'individus vous devez commencer à les démolir, à vous en libérer et seulement alors vous réaliserez cette extase de la vie.

TROISIÈME ENTRETIEN
A VASANTA SCHOOL GARDENS

2 Avril 1934.

AMIS,

Ce matin, j'essaierai d'abord de répondre à quelques-unes des questions, puis à la fin des réponses, de faire un résumé de ce que j'ai dit.

QUESTION. — *Pour découvrir les valeurs éternelles, la méditation est-elle nécessaire, et si elle est nécessaire, quelle est la vraie méthode de méditation ?*

KRISHNAMURTI. — Je me demande ce qu'on entend en général par méditation. Autant que je puis comprendre, la soi-disant méditation, qui n'est que la concentration, n'est pas méditation du tout.

Nous sommes accoutumés à croire qu'en faisant un très grand effort pour contrôler l'esprit, le fixer sur une certaine idée ou concept, certain portrait ou image, ou centrer l'attention sur un point particulier, nous méditons.

Or, qu'arrive-t-il quand vous essayez de le faire? Vous cherchez à vous concentrer sur une idée et vous bannissez toutes les autres idées, tous les autres concepts; vous forcez votre attention à se limiter soit à une grande pensée que vous avez recueillie dans une livre, à se fixer sur une image, et tout aussitôt viennent se glisser d'autres idées que vous essayez de chasser et c'est une lutte qui commence entre les idées que vous ne voulez pas accepter et celle que vous voulez fixer. Vous ne faites que créer une lutte, vous rétré-

cissez l'esprit, vous le contractez, tandis que, pour moi, la joie de la méditation consiste, non à contraindre l'esprit, mais à tâcher de découvrir la pleine signification de toute pensée telle qu'elle vient. Comment pouvez-vous dire que telle pensée est meilleure ou pire ? qu'elle est noble ou ignoble ? Vous ne pouvez le dire que si l'esprit a découvert leurs vraies valeurs. Aussi pour moi, la joie de la méditation consiste à découvrir la vraie valeur, la signification de chaque pensée par un processus naturel et délivrer ainsi l'esprit de ce conflit continuel.

Supposez que vous vouliez vous concentrer sur une idée, aussitôt vous pensez au vêtement que vous allez mettre, aux personnes que vous allez voir, à ce que vous aurez pour déjeuner, etc... Complétez chaque pensée, n'essayez pas de la bannir, et vous verrez que l'esprit n'est plus un champ de bataille de pensées en lutte. Ainsi votre méditation n'est pas limitée à quelques heures ou à quelques moments de la journée; mais l'esprit et le cœur sont constamment en alerte, c'est pour moi la vraie méditation dans laquelle il y a paix et joie. Mais la soi-disant méditation que vous pratiquez comme discipline pour obtenir quelque chose en retour est pour moi, pernicieuse, elle détruit réellement la pensée.

Pourquoi sommes-nous contraints à le faire ? Pourquoi nous forçons-nous à penser intensément pendant quelques instants du jour à des choses que nous croyons aimer ? Parce que nous faisons, le reste de la journée, des choses que nous n'aimons pas, qui nous sont pénibles. Et nous disons : « Pour trouver quelque chose que j'aime, pour y penser, il faut que je médite ». Ainsi vous donnez une réponse fausse à une cause fausse. L'entourage — économique, social, religieux — vous empêche, de faire ce que vous voudriez faire; vous êtes obligés de trouver une heure ou deux pendant lesquelles vous allez vivre. L'idée de discipline devient nécessaire pour contraindre l'esprit, le forcer à

suivre un certain modèle. Mais si vous compreniez réellement la limitation imposée par le milieu et si par l'action, vous la perciez à jour, ce processus de discipline de l'esprit d'après une certaine méthode serait tout à fait inutile.

Si vous voulez saisir la pleine signification de tout ceci, je vous prie, réfléchissez-y soigneusement; parce qu'un esprit discipliné — non pas seulement discipliné pour acquérir une technique — a été dressé suivant un certain modèle et ce modèle est celui d'une société fausse, d'idées fausses, de concepts faux.

Si vous êtes capables d'aller au fond et de discerner ce qui est faux, l'esprit n'est plus un champ de bataille d'idées contradictoires, vous trouvez la vraie contemplation, la joie de la pensée s'éveille.

QUESTION. — *Quel est cet état de lucidité de l'esprit dont vous parlez ? Voulez-vous donner quelques précisions ?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, nous sommes habitués à faire tout avec un effort incessant : penser est un effort ardu. Je voudrais expliquer ce qui, pour moi, n'est pas un effort, mais une nouvelle manière de vivre.

Lorsque vous êtes averti qu'une chose est dangereuse, qu'elle est un poison, votre être entier devient conscient du poison, vous ne faites aucun effort pour le rejeter, vous vous en êtes déjà écarté, vous en êtes libéré. C'est seulement lorsque nous ignorons le poison, ou lorsque ce poison donne plaisir et souffrance à la fois, que nous jouons avec lui.

Or, la peur a fait créer quantité d'entraves telles que le nationalisme, le patriotisme, l'imitation servile de l'autorité, la soumission à la tradition, la recherche continuelle du confort. Mais si nous savons avec notre être tout entier que le patriotisme est réellement faux, empoisonné, nous n'avons pas à batailler contre lui, à nous en débarrasser; c'est un poison écarté. Comment pouvons-nous découvrir que c'est

un poison ? En ne nous identifiant ni avec le patriotisme, ni avec l'anti-patriotisme. La première chose est d'être sur ses gardes, de devenir conscient du fait de non-identification avec l'un ou avec l'autre, et vous commencez à voir la vraie signification du patriotisme, à vous rendre compte de sa vraie valeur.

Après tout, qu'est-ce que le patriotisme ? J'essaie de vous aider à devenir conscients de ce poison; sans que vous vous croyiez obligés d'accepter ou de rejeter ce que je dis. Considérons-le ensemble et voyons si ce n'est pas un poison, si vous le constatez, vous n'avez plus à lutter, vous en êtes délivré. Devant un serpent venimeux, vous vous écartez, vous ne luttez pas avec lui. Dans le doute, vous vous approchez et vous jouez avec lui. De même, essayons de voir sans l'accepter ni le rejeter si le patriotisme est un poison ou non.

D'abord, quand êtes-vous patriotique ? Pas tous les jours; vous ne vivez pas perpétuellement avec ce sentiment. Vous êtes soigneusement entraîné au patriotisme à l'école, par les livres d'histoire qui vous disent que votre pays a battu un autre pays, que votre pays est meilleur que tous les autres. Pourquoi cet entraînement de l'esprit au patriotisme qui, pour moi, est anti-naturel ? Non que vous n'appréciiez pas la beauté d'un pays plus que celle des autres; mais cette préférence n'a rien à faire avec le patriotisme, c'est le sens de la beauté.

Il y a des pays sans un seul arbre, où le soleil est brûlant; un tel pays a sa propre beauté; alors l'homme qui aime l'ombrage, les feuilles dansantes, n'est pas patriote ?

Le patriotisme a été cultivé, développé comme moyen d'exploitation; ce n'est pas un sentiment instinctif dans l'homme. Le sentiment instinctif dans l'homme est d'apprécier la beauté et non de dire : « mon pays ». Mais le patriotisme a été cultivé par ceux qui cherchent des marchés étrangers

pour leurs marchandises. C'est-à-dire, si j'ai entre les mains les moyens de production, et si j'ai saturé ce pays de mes produits, j'ai besoin de m'étendre, d'aller vers d'autres pays, de conquérir les marchés de ces pays. Il me faut des moyens de conquête.

Aussi, je dis « Notre pays » et j'excite le sens du patriotisme au moyen de la presse, de la propagande, de l'éducation, des livres d'histoire, afin que dans un moment de crise, nous tombions sur un autre pays; les exploiteurs jouent de ce sentiment jusqu'à ce que vous soyez si bien dupés que vous êtes prêts à vous battre pour votre pays, appelant les autres barbares, etc...

Ce n'est pas de mon invention, c'est l'évidence même; vous pouvez l'observer avec un esprit non prévenu qui ne cherche pas à s'identifier avec l'un ou l'autre parti, mais essaie de comprendre. Qu'arrive-t-il si vous découvrez que le patriotisme est réellement un obstacle à la vie, complète, pleine, réelle ? Vous n'avez plus à lutter, il a disparu entièrement.

OBSERVATION. — *Vous vous dresseriez contre la loi du pays ?*

KRISHNAMURTI. — La loi du pays ? Pourquoi non ? Assurément, si vous êtes libéré du patriotisme et si la loi du pays intervient, vous prend pour la guerre, alors que vous ne sentez aucun patriotisme, vous pouvez devenir un objecteur de conscience, ou aller en prison, vous devez combattre la loi. La loi est faite par des êtres humains et sûrement elle peut être brisée par des êtres humains (*Applaudissements*). Ne prenez pas la peine d'applaudir, c'est une perte de temps.

Que se passe-t-il ? Le patriotisme, qu'il soit de nature orientale ou occidentale est le même : un poison qui dans les êtres humains déforme réellement la pensée. C'est une mala-

die et quand vous commencerez à comprendre et que vous vous rendrez clairement compte que c'est une maladie, vous verrez comment votre esprit réagira contre cette maladie. Lorsque en temps de guerre, le monde entier parlera de patriotisme, vous en connaîtrez la fausseté et vous agirez comme un être humain véritable.

De même, et pour prendre un autre exemple, la croyance est une entrave. Un esprit ne peut penser complètement, pleinement, s'il est assujetti à une croyance. Il est comme un animal attaché au piquet par une corde. Peu importe que la corde soit longue ou courte; il est attaché; il ne peut vagabonder en pleine liberté, aller jusqu'où il veut, partout où il veut; il ne peut dépasser la longueur de la corde. Assurément tourner en rond n'est pas penser, c'est se mouvoir dans le cercle limité d'une croyance.

Or, les esprits humains sont assujettis à une croyance et incapables de penser; leur pensée est toujours circonscrite, limitée par la croyance ou l'idéal avec lequel ils se sont identifiés. Les croyances séparent les peuples. Si vous le constatez, si vous reconnaissez, avec tout votre être, que la croyance conditionne la pensée, vous commencerez à libérer l'esprit de cette limitation, vous commencerez à penser complètement, pleinement.

Faites ces expériences, vous verrez que la vie n'est pas un processus perpétuel de lutte contre des règles qui s'opposent à ce que vous voulez faire. Il n'y a plus alors ni ce que vous voulez faire, ni la règle, mais l'action droite, sans l'identification personnelle.

Prenez un autre exemple. Vous avez peur de ce que votre voisin peut dire — peur très courante. — Ce n'est pas la peine de développer l'opposé, de dire : « Je ne me soucie pas de ce que dit le voisin », et d'agir dans un esprit d'opposition; mais si vous devenez réellement conscient de ce qui cause votre peur du voisin, la peur cesse tout à fait. Quelle

est la raison de cette peur ? Vous avez peur de perdre votre situation, de ne pas marier votre fils ou votre fille, de ne pas faire figure dans la société, etc... Vous commencez à comprendre en ayant l'esprit toujours en alerte; dans la flamme de cette compréhension sont brûlées les scories des faux règlements. Ainsi la vie n'est pas une bataille; il n'y a rien à conquérir.

Vous pouvez ne pas accepter ce que je dis, mais faire vous-même l'expérience avec les trois exemples que je vous ai donnés, la peur, la croyance, le patriotisme, vous verrez combien votre esprit est assujetti, conditionné, et là où l'esprit est en esclavage, il y a lutte, conflit, souffrance. Car après tout, la pensée est comme l'eau d'une rivière, elle doit être en mouvement continuel et ce mouvement, c'est l'éternité. Si vous limitez ce libre cours de la pensée, de l'esprit et du cœur, vous créez des conflits auxquels il faut porter remède et le processus commence : chercher des remèdes, des subterfuges, et ne jamais essayer de trouver la cause. Mais par la pleine conscience vous libérez l'esprit et le cœur des entraves qui les conditionnent. Sans la découverte de la vraie signification de l'entourage, il y a conflit et la réponse illusoire au conflit : l'auto-discipline.

QUESTION. — *Quand on a découvert par soi-même que toute méthode pour s'évader du présent est vaine, futile, que reste-t-il à faire ?*

KRISHNAMURTI. — Quand vous constatez que votre esprit s'échappe du conflit à travers des remèdes superficiels, vous voulez savoir ce qui reste ? Que reste-t-il ? L'intelligence, la compréhension. N'en est-il pas ainsi ?

Supposez que vous éprouviez un chagrin; le chagrin causé par la mort ou quelque autre peine passagère.

S'il s'agit de la mort, vous vous évadez à travers la croyance à la réincarnation ou à la continuation de la

vie de l'autre côté. J'en ai parlé hier soir, je ne puis y revenir ici. Mais quand vous reconnaissez que c'est un faux-fuyant, qu'arrive-t-il ? Vous le considérez pour découvrir sa signification, sa valeur s'il en a quelqu'une, et de ce processus de recherche naît l'intelligence, la compréhension; cette suprême intelligence est la vie elle-même. Il ne vous faut rien de plus.

Si vous avez quelque chagrin passager, vous voulez vous en évader, le fuir, vous en distraire, l'oublier. En essayant d'oublier, vous ne comprenez jamais la cause; vous multipliez les moyens de distraction, le cinéma, l'église, ou tout autre. Il ne s'agit donc pas de ce qui reste, alors que vous cessez de vous évader; mais chercher à découvrir la valeur des échappatoires que vous avez créées pour vous-même, c'est la vraie intelligence, et cette intelligence est réalisation, bonheur créateur.

QUESTION. — *Quelle est la cause primordiale de la peur ?*

KRISHNAMURTI. — N'est-ce pas l'instinct de la conservation, avec toutes ses subtilités ? Par exemple, si vous êtes riche, vous n'avez pas à vous tourmenter pour trouver une situation; mais vous avez peur d'autre chose, peur de mourir subitement et de finir, peur de perdre votre argent. Cette peur si vous l'examinez, existe tant que l'idée de conservation personnelle persiste et que l'esprit s'accroche à cette conscience de soi, que j'ai expliquée hier soir; la conscience de soi, telle est l'idée fondamentale qui crée la peur.

J'ai essayé d'expliquer aussi hier soir, comment cette conscience limitée que nous appelons « Je » surgit, comment elle se crée par suite d'un milieu faux et la lutte amenée par ce milieu.

Dans le système tel qu'il existe, vous avez à lutter pour votre propre vie; cette lutte crée la peur; et nous cherchons

des remèdes à la peur. Tandis que si vous changez réellement les conditions qui engendrent cette peur, si vous vous attaquez à la source créatrice de peur, vous n'avez plus besoin de remède.

Ne pouvons-nous concevoir un état dans lequel vous n'auriez pas à lutter pour votre existence ?

Non pas qu'il n'y ait autres sortes de peur auxquelles nous viendrons plus tard; mais c'est cette idée de nationalité, de conscience de race, conscience de classe, les moyens de production entre les mains d'un petit nombre, — en conséquence l'exploitation — qui vous empêchent de vivre autrement que dans une bataille perpétuelle pour votre conservation et votre sécurité, ce qui dans un état intelligent est proprement absurde.

Nous sommes réellement des animaux, bien que nous nous appelions civilisés, chacun luttant pour lui-même et sa famille; c'est l'une des causes fondamentales de la peur. Si vous comprenez cette lutte contre les conditions extérieures, vous ne vous en inquiétez pas, et la peur relâche son étreinte.

Mais il y a un autre genre de peur, la peur de la pauvreté intérieure. Après la peur de la pauvreté extérieure, celle d'être creux, vide, isolé, qui nous fait rechercher divers remèdes dans l'espoir de nous enrichir. Mais qu'arrive-t-il réellement ? Nous ne faisons que recouvrir ce creux, ce vide, par d'innombrables moyens : soit par la littérature, en lisant beaucoup — non que je sois opposé à la lecture —, soit par l'exagération des sports, cette agitation continuelle, ce besoin d'être ensemble à tout prix, d'appartenir à certains groupes, certaines classes, certaines sociétés, d'être dans le train, dans le mouvement, de faire partie des gens chics. Vous savez, nous le faisons tous; et cela prouve la peur de cette solitude que vous devrez affronter un jour ou

l'autre. Tant que ce creux, ce vide, cette superficialité existent, la peur existe.

Etre délivré de cette peur, ce n'est pas recouvrir le vide par des remèdes, mais plutôt le reconnaître, s'en rendre compte, ce qui vous rend l'esprit alerte et prompt à rechercher le sens de toute expérience, limite ou critère. Vous découvrez aussi la vraie intelligence, profonde, illimitée, et le vide disparaît.

C'est plutôt en essayant de la couvrir ou d'acquérir ce qui peut le remplir, que le vide gagne de plus en plus. Mais si vous reconnaissez que vous êtes vide, creux, n'essayez pas de fuir; votre esprit s'aiguise dans cette certitude, parce que vous en souffrez.

En devenant conscient de votre vide, un violent conflit s'élève, et au sein du conflit, vous découvrez graduellement le sens de l'expérience — les valeurs de la société, de la religion, des conditionnements, des règlements autour de vous. Au lieu de couvrir le vide, vous trouvez la profondeur de l'intelligence. Alors vous n'êtes jamais isolé, même si vous êtes seul ou au milieu d'une foule énorme, il n'y a pas de sentiment de vide.

QUESTION. — *Se dirigera-t-on par l'instinct ou faudra-t-il toujours quelqu'un pour montrer le chemin ?*

KRISHNAMURTI. — On ne peut maintenant se fier à l'instinct, n'est-ce pas ? L'instinct a été tellement perverti, assujetti par la tradition, l'autorité, les conditions extérieures, qu'on ne peut plus se fier à lui. L'instinct de possession est faux, anti-naturel. Il a été créé par une autre société basée sur la sécurité individuelle, aussi l'instinct de possession a été soigneusement cultivé au cours des générations. Nous disons : « Instinctivement, j'aime posséder; c'est dans la nature humaine d'être possessif »; mais si vous regardez de plus près vous verrez que cet instinct de possession a été cultivé par

des conditions fausses, et qu'il n'est pas un vrai instinct. Ainsi nous avons des instincts qui ont été artificiellement nourris et si vous vous fiez à un autre pour vous faire sortir de ces fausses lois de l'instinct, vous entrerez dans une autre cage, vous créerez une autre catégorie de valeurs qui vous pervertira de nouveau. Tandis que si vous considérez chaque instinct sans vous essayer de vous identifier avec lui, mais en cherchant sa signification, vous faites naître l'action naturelle spontanée, la vraie intuition.

Pendant ces quatre ou cinq jours vous avez, heureusement ou malheureusement, assisté à ces réunions, mais vous savez, écouter seulement mes causeries ne peut rien produire, ne peut vous donner la sagesse. Ce qui donne la sagesse, c'est l'action. La sagesse ne peut s'acheter; on ne l'acquiert pas en lisant des philosophies ou des encyclopédies. Je n'ai jamais lu de philosophies. C'est dans le processus de l'action que vous commencez à discerner le vrai du faux et très peu de gens sont en alerte, avides d'action. Ils aiment mieux s'asseoir et discuter, fréquenter des églises, créer des mystères de rien, parce que leurs esprits sont indolents, paresseux, et que derrière, il y a la peur de s'élever contre la société, contre l'ordre établi. Ainsi, écouter mes paroles ou lire ce que j'ai dit, n'éveillera pas votre intelligence, ne vous mènera pas à la vérité, à cette extase de la vie qui est en mouvement perpétuel. Ce qui donne la sagesse, c'est de se rendre compte de l'une de ces entraves et d'agir. Prenez, comme je l'ai dit, l'entrave du patriotisme ou de la croyance, commencez à agir et vous verrez à quelle profondeur, à quel abîme de pensée elle vous mènera. Vous irez beaucoup plus loin que les théories du théologien ou du philosophe; et vous constaterez qu'il vient un moment où vous ne recherchez plus un résultat, un fruit de votre action, mais que l'action elle-même a un sens. Comme un savant fait des expériences, et au cours de ses expériences obtient des résultats, mais continue

l'expérience; de la même manière, dans le processus de libérer l'esprit et le cœur des entraves a lieu l'action, le résultat; mais l'essentiel est le continuel mouvement de l'esprit et du cœur. Si toute action est réellement l'expression de ce mouvement elle produira la société nouvelle, les nouvelles conditions, non l'approche de quelque idéal, mais une société jamais statique, jamais immobile, toujours en mouvement. La moralité est une perception volontaire non inculquée par la peur ou imposée de l'extérieur par la société ou la religion.

Ainsi graduellement, au cours de cette libération de l'esprit, vous ne remplacez pas le faux par le vrai, vous ne cherchez plus une substitution; le vrai seul reste; vous laissez l'esprit se mouvoir, vivre éternellement, l'action devient spontanée et naturelle; la vie devient non une école où l'on apprend à lutter, à rivaliser, mais une vie vécue intelligemment, suprêmement heureuse; une telle vie est celle d'un être humain consommé.

CAUSERIE AUX HOMMES D'AFFAIRES A AUCKLAND

6 Avril 1934.

AMIS,

Je crois que la plupart d'entre nous pensent que ce serait un monde merveilleux, celui où il n'y aurait aucune exploitation réelle, où tout être humain pourrait vivre naturellement, pleinement, humainement; mais il n'y en a qu'un très petit nombre qui veuille faire quelque chose pour cela. On s'y complait comme dans un idéal, une utopie, un rêve, mais très peu désirent agir. Vous ne pouvez faire surgir une utopie, ni cesser l'exploitation sans agir.

Or, aucune action collective ne peut aboutir sans que d'abord on réfléchisse au problème individuellement. Tout être humain, à ses heures de lucidité, ressent l'horreur de l'exploitation réelle, celle du prêtre, de l'homme d'affaires, du médecin, du politicien, etc..., et ne peut manquer d'en voir l'effrayante cruauté, s'il y pense un seul moment. Pourtant nous sommes tous prisonniers de cet engrenage, de ce système d'exploitation; et nous attendons, nous espérons qu'un autre système naisse en vertu de quelque miracle; nous pensons que, comme individus, nous n'avons qu'à attendre, à laisser les choses suivre leur cours. En vérité, pour créer un nouveau système, un nouveau monde, une nouvelle organisation, il faut que les individus commencent; il faut que les hommes d'affaires, ou tout individu, en particulier, découvre si son action est réellement basée sur l'exploitation.

Comme je l'ai dit, le prêtre exploite la peur; l'exploitation du marchand a pour cause l'agrandissement, l'accumulation de la richesse, l'avidité, formes subtiles de l'égoïsme et du besoin de sécurité; vous êtes tous supposés être des hommes d'affaires; mais vous ne pouvez cependant laisser de côté tout problème humain et vous occuper uniquement d'affaires. Après tout, les hommes d'affaires sont des êtres humains, et les êtres humains, tant qu'ils sont exploités doivent avoir continuellement en eux cet esprit de révolte.

C'est seulement lorsque vous aurez atteint un certain niveau, où vous êtes en pleine sécurité que vous perdez de vue cette exploitation et ce qu'il faudrait faire pour changer le monde ou faire naître une attitude d'action spontanée envers la vie, vous trouvez que tout va bien et vous oubliez; mais à l'arrière-plan, il ne peut y avoir de bonheur, de bonheur humain, tant que l'exploitation subsiste.

Or, pour moi, l'exploitation commence quand les individus veulent aller au delà de leurs besoins essentiels; découvrir quels sont vos besoins essentiels exige une grande intelligence, et vous ne pouvez être vraiment intelligent si vos besoins consistent à poursuivre la sécurité, le confort. Naturellement, il faut avoir la nourriture, le logement, le vêtement, etc...; mais pour mettre ces choses à la portée de tous, il faut que les individus comprennent quels sont leurs propres besoins, les besoins qui sont humains, et que d'après cela, ils organisent leur système de pensée et d'action; alors seulement on pourra créer le bonheur dans le monde.

Mais qu'arrive-t-il ? Nous sommes sans cesse en lutte, nous jouons des coudes, c'est une concurrence continuelle où personne ne se sent en sécurité, et cependant nous allons à la dérive, sans agir d'une façon définie. Au lieu d'attendre qu'un miracle vienne changer le système, il faut qu'une révolution complète le transforme; c'est ce que tout le monde reconnaît.

Bien que nous puissions avoir légèrement peur du mot révolution, nous reconnaissons tous l'immense nécessité d'un changement. Cependant, individuellement, nous sommes incapables d'amener ce changement, parce qu'individuellement, nous n'avons pas réfléchi, nous n'avons pas essayé de découvrir la cause de ce processus d'exploitation continuelle. Quand les individus seront véritablement intelligents, ils créeront une organisation qui pourvoira, sans exploitation, aux besoins essentiels de l'humanité. Individuellement, nous ne pouvons vivre séparés de la société, la société c'est l'individu, et aussi longtemps que les individus rechercheront seulement leur propre sécurité ou celle de leur famille, le système d'exploitation subsistera.

Il ne peut y avoir de vrai bonheur dans le monde si des individus, comme vous-mêmes, traitent les affaires commerciales en dehors des affaires du monde, des affaires humaines. Vous ne pouvez, si je puis dire, avoir des préférences nationales et parler de la liberté du commerce. Vous ne pouvez considérer la Nouvelle-Zélande comme le premier et le plus important pays, au détriment de tous les autres pays, sous prétexte que vous sentez, individuellement, le besoin essentiel de votre propre sécurité. C'est dire, Messieurs, pour employer d'autres termes, il ne pourra y avoir réelle liberté du commerce, développement des industries, etc..., que quand il n'y aura plus de nationalités dans le monde. Je pense que c'est évident. Tant que des murailles douanières protègeront chaque pays, il y aura guerres, confusion, chaos, mais si nous pouvions envisager le monde entier, non comme divisé en nationalités, en classes, mais comme une entité humaine; non divisé en sectes religieuses, ou en classe capitaliste et classe ouvrière, alors seulement il y aurait possibilité d'une réelle liberté de commerce, dans la coopération.

Pour cela, il ne suffit pas de prêcher ou d'assister à des

réunions, de trouver à ces idées un plaisir intellectuel, il faut agir; et nous devons commencer individuellement à passer à l'action, même si nous devons en souffrir. Nous devons commencer à créer une opinion intelligente, pour avoir un monde où l'individualité ne soit plus comprimée, rognée, suivant un certain modèle, mais devienne un moyen d'expression de la vie; qu'elle ne soit plus cette forme mutilée, déjetée, que nous appelons êtres humains. La plupart des gens comprend qu'il faut un changement complet et le désire. Je ne vois pas d'autre moyen que de commencer en tant qu'individus, et cette opinion individuelle deviendra la réalisation de l'humanité.

QUESTION. — *Puis-je demander quel sens intelligible vous attachez à l'idée d'un Dieu masculin telle qu'elle est postulée par l'ensemble du clergé chrétien, a été imposée arbitrairement aux masses durant les sombres âges du passé et jusqu'à nos jours ?*

Un Dieu conçu en termes du genre masculin doit, selon les règles de la droite et saine logique être prié, importuné, adoré en termes de personnalité.

Et un Dieu personnel — personnel comme nous humains le sommes nécessairement — doit être limité dans le temps, l'espace, dans sa puissance et ses desseins. Dieu ainsi limité ne peut être Dieu du tout. En face de cette colossale imposture arbitrairement imposée aux masses est-il étonnant que le monde se trouve dans son état catastrophique actuel ? Dieu pour être Dieu, doit être en bonne et saine réalité, l'absolue, l'infinie totalité de toute existence positive et négative, n'est-il pas vrai ?

KRISHNAMURTI. — Pourquoi voulez-vous savoir si Dieu est masculin ou féminin ? Pourquoi nous posons-nous ces questions ? Pourquoi essayons-nous de découvrir s'il y a un Dieu? Si c'est un Dieu personnel? S'il est masculin?

N'est-ce pas parce que nous sentons l'insuffisance de la vie ? Nous sommes persuadés que si nous comprenions la nature de cette immense réalité, nous pourrions conformer nos vies selon cette réalité. Nous commençons par préjuger de ce que cette réalité doit ou devrait être, nous modelons cette réalité sur nos fantaisies et nos caprices, nos préjugés et nos tempéraments.

Par une série de contradictions et d'oppositions, nous commençons à bâtir une idée de ce que Dieu, pensons-nous, devrait être, et, pour moi, un tel Dieu n'est pas un Dieu du tout. C'est un moyen humain d'échapper aux combats constants de la vie, à ce que nous appelons l'exploitation, aux inanités, à l'isolement, aux chagrins de la vie, tandis que, pour moi, Dieu est quelque chose de beaucoup plus fondamental, réel; je dis qu'il y a quelque chose qui peut être appelée Dieu; ne cherchons pas à pénétrer ce que c'est. Vous le trouverez si vous commencez à comprendre le conflit même qui tord l'esprit et le cœur; cette lutte constante, pour la sécurité personnelle, cette horreur de l'exploitation, les guerres, les nationalités, les absurdités de la religion organisée. Si nous pouvons les regarder en face, les comprendre, nous trouverons le sens véritable de la vie, le sens véritable de Dieu, au lieu de nous contenter des spéculations de l'esprit.

QUESTION. — *Suivez-vous Mahomet ou le Christ ?*

KRISHNAMURTI. — Puis-je demander pourquoi on doit suivre un autre ? Après tout, la vérité ou Dieu ne se trouve pas par l'imitation d'un autre, ou bien nous ne sommes que des machines. En vérité, avons-nous besoin comme êtres humains d'appartenir à une secte ? — au Mahométisme, au Christianisme, à l'Hindouisme, au Bouddhisme ? Si vous érigez une personne comme votre sauveur, votre guide, il y a exploitation, le besoin de couler le monde dans une secte particulière. Si nous n'érigeons personne en autorité, mais si

nous cherchons à comprendre ce qu'il dit, ce que tout être humain dit, nous réaliserons une chose durable; mais ne faire que suivre un autre ne nous mène nulle part. ,

Je considère que vous êtes tous des Chrétiens, et vous dites que vous suivez le Christ. Est-ce vrai ? Les êtres humains soit qu'ils appartiennent au Christianisme, au Mahométisme, au Bouddhisme, suivent-ils réellement leurs chefs ? Non, c'est impossible. Alors, pourquoi vous appeler par des noms différents et vous séparer ? Tandis que si nous changions réellement les conditions qui nous entourent et dont nous sommes devenus de tels esclaves, nous serions vraiment dieux en nous-mêmes, nous ne suivrions personne. Personnellement, je n'appartiens à aucune secte, grande ou petite. J'ai trouvé la vérité, Dieu, peu importe de quel nom vous l'appelez, mais je ne puis la transmettre à un autre. On ne peut la découvrir qu'à travers l'intelligence consommée, et non par l'imitation de certains principes, de certains personnages, ou grâce à certaines croyances.

QUESTION. — *Existe-t-il une force organisée ou une influence extérieure du mal ?*

KRISHNAMURTI. — Y a-t-il une force du mal ? L'homme d'affaires moderne, le nationaliste, le sectateur d'une religion — je les appelle le mal, le mal organisé, parce que, messieurs, c'est individuellement que nous avons créé ces horreurs dans le monde. Comment les religions ont-elles pris naissance avec leur pouvoir d'exploiter cruellement la peur ? Comment ont-elles développé leur formidable mécanisme ? C'est nous, qui individuellement les avons créées par notre peur de l'au-delà. Non qu'il n'y ait pas d'au-delà, c'est une chose tout à fait différente.

Nous avons créé ce mécanisme et nous en sommes prisonniers. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui s'en échappent et vous les appelez Christ, Bouddha, Lénine, ou X, Y, Z.

Il y a donc le mal de la société telle qu'elle est. C'est un mécanisme oppressif pour contrôler les êtres humains. Vous pensez que si les hommes sont laissés libres, ils deviendront dangereux, ils commettront toutes sortes d'horreurs, aussi vous dites : « Réfrénons-les socialement, par la tradition, par l'opinion, par les bornes de la moralité, et de même dans la vie économique ». Ainsi graduellement le mal est accepté comme une chose normale, saine. Il est évident que l'éducation nous façonne pour nous ajuster à un système où il n'est jamais question de vocation individuelle. Vous êtes façonné pour vous adapter à quelque détail, ainsi nous créons une vie double, au cours de notre existence: celle des affaires, ou de telle autre occupation de 10 heures à 5 heures, qui n'a rien à voir avec l'autre, notre vie privée, sociale, familiale. Nous vivons ainsi en perpétuelle contradiction, allant de temps en temps à l'église, si cela vous intéresse, pour suivre la mode, garder l'apparence. Nous nous mettons en quête de la réalité, de Dieu dans les moments de lutte, d'oppression, dans une catastrophe. Nous disons : « Il doit y avoir une réalité. Pourquoi vivons-nous ? » Ainsi graduellement, nous créons dans nos vies une dualité, et c'est pour cela que nous devenons de tels hypocrites.

Donc, pour moi, le mal existe. C'est le mal de l'exploitation engendré par les individus, par leur intense désir de sécurité, de conservation personnelle à tout prix, sans égard pour l'ensemble des êtres humains; il n'y a ainsi ni affection, ni réel amour, mais seulement cet instinct de possession auquel nous donnons le nom d'amour.

QUESTION. — *Pouvez-vous nous dire comment vous êtes arrivé à ce degré de compréhension ?*

KRISHNAMURTI. — Je crains que ce ne soit trop long et peut-être très personnel. D'abord, Messieurs, je ne suis pas un philosophe, je ne suis pas le disciple d'une philosophie.

Je pense que celui qui n'est que l'étudiant d'une philosophie est déjà mort. Mais j'ai vécu avec toutes sortes de personnes, et j'ai été élevé, comme vous le savez peut-être, pour remplir une certaine fonction, un certain office. Cela aussi signifie « exploiteur ». Je fus aussi le chef d'une immense organisation répandue à travers le monde pour des buts spirituels, et j'en vis l'erreur, parce qu'on ne peut conduire les hommes à la vérité. On ne peut que les rendre compréhensifs par l'éducation, ce qui n'a rien à voir avec les prêtres et leurs moyens d'exploitation — les cérémonies —. Aussi, j'ai dissous cette organisation; et vivant avec les hommes, n'ayant aucune idée arrêtée au sujet de la vie, ni un esprit limité par un certain arrière-plan traditionnel, je commençai à découvrir ce monde qui, pour moi, est la vérité; la vérité pour tout le monde — une vie qu'on peut vivre sainement, raisonnablement, humainement, non basée sur l'exploitation, mais sur les besoins. Je sais ce dont j'ai besoin, et c'est de très peu de chose, aussi que je travaille en bêchant un jardin, en parlant, ou en écrivant, cela n'a pas une grande importance.

Avant tout, pour découvrir quelque chose, il faut un grand mécontentement, il faut tout remettre en doute, il faut être malheureux; et très peu de personnes au monde veulent accentuer leur mécontentement, aller jusqu'au fond pour le pénétrer. En général, elles cherchent l'opposé. Si elles sont malheureuses, elles veulent le bonheur; quant à moi — si je puis être personnel — je n'ai pas recherché l'opposé, j'ai voulu découvrir : graduellement par des frottements continuels, en remettant tout en question, je suis arrivé à réaliser ce qu'on peut appeler la vérité ou Dieu. J'espère avoir répondu à la question.

QUESTION. — *Dites-nous quelque chose de votre conception de l'au-delà.*

KRISHNAMURTI. — N'est-ce pas étrange ? Nous sommes censés avoir une réunion pour les hommes d'affaires, et nous parlons de l'au-delà, de Dieu, de tout le reste. Cela montre que nous ne nous intéressons pas à nos affaires; elles n'ont d'intérêt pour nous que comme moyen d'assurer notre existence; il y a un divorce entre nos intérêts humains et notre vie quotidienne.

Pour ce qui concerne l'au-delà, vous avez lu peut-être ce que disent certains grands savants en Europe : qu'il y a survivance après la mort. Quelques-uns affirment qu'il y a survivance individuelle, les autres le nient avec la même énergie. Il est assez évident qu'il y a une sorte de continuité, que ce soit la forme-pensée de l'entité qui meurt, ou l'expression de la pensée universelle, etc...

Or, cherchons à découvrir, mettons-nous en quête de ce que nous appelons individualité. Quand vous posez la question : « Y a-t-il un au-delà ? » pourquoi la posez-nous ? Parce que vous voulez savoir si vous continuerez à vivre comme M. X., après votre mort; ou parce que la mort a enlevé une personne que vous aimiez profondément. Cherchons en quoi consiste ce que nous appelons individualité, c'est-à-dire, mon frère, ma femme, mon enfant ou moi-même: qu'est-ce ? Quand vous parlez de M. X., qu'est-ce que ce M. X. ? N'est-ce pas une forme, un nom, certains préjugés, un certain compte en banque, certaines distinctions de classe ? C'est-à-dire M. X. est devenu le point focal de cette condition sociale.

J'espère que je me fais comprendre; nous pouvons l'exprimer autrement. Un individu ordinaire, tel qu'il est actuellement, n'est rien d'autre que le point focal de l'entourage social, religieux, des lois morales, des conditions économiques — voilà ce qu'il est, n'est-il pas vrai ? Ce point focal, avec ses contradictions, ses préjugés, ses espoirs, ses aspirations, ses craintes, ses sympathies ou antipathies constitue un

ensemble que nous appelons individu, comme M. X, etc... Or, nous voulons savoir si ce M. X. vivra dans l'au-delà ? Il est possible qu'il vive, et il vit maintenant. Or, ce que nous appelons individu n'est rien d'autre que le résultat d'un entourage faux. Ce point focal de l'état actuel de l'individualité est réellement faux. Un homme ordinaire doit lutter dans ce monde pour vivre seulement. Il faut qu'il soit intrigant, cruel, il doit appartenir à certaines classes de la Société : Bourgeoisie, Prolétariat, Capitalisme, ou appartenir à certaines sectes religieuses appelées de noms divers : Christianisme, Hindouisme, Bouddhisme, etc... Assurément, ce milieu est faux si j'ai à lutter brutalement avec mon voisin pour vivre. N'y a-t-il pas quelque chose de pourri dans un tel état ? N'y a-t-il pas quelque chose d'anormal à nous diviser en classes ? quelque chose de grossier à nous appeler Chrétiens, Hindous, Mahométans ou Bouddhistes ?

Ainsi ce milieu faux crée le frottement dans l'esprit et l'esprit s'identifie lui-même avec ce conflit, il s'identifie lui-même comme M. X. Et alors, la question se pose : « Qu'arrive-t-il ? Vivrai-je, ou non ? » Comme je le dis, il y a possibilité qu'il vive, mais une vie dans laquelle il n'y a ni bonheur, ni intelligence créatrice, ni joie de vivre : c'est une bataille perpétuelle. Tandis que si nous comprenons la vraie signification de toutes ces limitations imposées à l'esprit — religieuses, sociales, économiques — en libérant l'esprit du conflit, nous découvrirons qu'il existe une unicité focale différente, une individualité tout à fait différente, et je dis que cette individualité est continue, ce n'est pas la vôtre et la mienne. Cette individualité est l'éternelle expression de la vie elle-même et dans cette vie, il n'y a pas de mort, pas de commencement et de fin, mais une plus large conception de la vie. Au lieu que dans cette fausse individualité, il y a la mort, une continuelle perplexité : vivrai-je ou ne vivrai-je pas ? une crainte perpétuelle qui vous hante, vous poursuit.

QUESTION. — *Pensez-vous que le système social du monde évoluera vers un état de fraternité internationale, ou celui-ci naîtra-t-il de l'institution parlementaire, de l'éducation ?*

KRISHNAMURTI. — Dans la société telle qu'elle est organisée, vous ne pouvez avoir une fraternité internationale. Vous ne pouvez rester un New-Zélandais, et moi un Hindou et parler de fraternité. Comment peut-il exister une réelle fraternité, si vous êtes contraints par les conditions économiques, par le patriotisme qui est une erreur ? Comment parler de fraternité si vous restez New-Zélandais attachés à vos préjugés particuliers, à vos barrières douanières, à votre patriotisme ? et moi, Hindou vivant aux Indes avec mes préjugés ? Nous pouvons parler de tolérance, nous laisser mutuellement tranquilles, ou nous envoyer réciproquement des missionnaires; mais il ne peut y avoir de fraternité. Quelle fraternité peut exister alors que vous êtes Chrétien et moi Hindou, que vous êtes mené par un prêtre et moi mené aussi par un prêtre d'une manière différente, que vous avez une forme de culte, et moi une autre ? — ce qui n'implique pas que vous deviez adopter la mienne ou moi la vôtre.

Dans cet état de choses, la fraternité ne peut exister. Au contraire, c'est le nationalisme, plus de gouvernements souverains qui ne sont que des instruments de guerre. Les institutions sociales, telles qu'elles existent ne peuvent évoluer en cette chose magnifique parce que leur base même est fausse; et vos parlements, votre éducation fondés sur ces mêmes idées n'amèneront pas la fraternité. Regardez vos nations. Que sont-elles ? Seulement des instruments de guerre. Chaque pays est meilleur que l'autre, l'emporte sur un autre, et vous allumez le patriotisme, ce mensonge.

Sans doute, vous préférez certains pays, vous appréciez

leur beauté, vous en jouissez comme d'un coucher de soleil, en Europe ou en Amérique. Il n'y a dans ce plaisir ni nationalisme ni patriotisme. Le patriotisme naît seulement lorsqu'on commence à utiliser son plaisir dans un but. Comment peut-il y avoir fraternité réelle dans le patriotisme quand la forme totale de gouvernement est bâtie sur les distinctions sociales, quand la classe qui possède tout gouverne celle qui n'a rien, ou que celle-ci envoie au parlement des représentants qui n'ont rien ? Assurément, il est impossible d'atteindre ainsi l'état humain, l'unité humaine. C'est si évident qu'il est même inutile de discuter.

Aussi longtemps que dureront les distinctions de classes, développées en nationalités, fondées sur l'exploitation par la classe qui possède ou la classe qui a entre les mains les moyens de production, il y aura des guerres; et vous n'atteindrez pas la fraternité par la guerre, c'est évident. Vous pouvez constater qu'il y a en Europe depuis la guerre, plus de nationalisme, plus de flottement de drapeaux, de plus hauts tarifs douaniers : cet état n'est pas pour amener la fraternité. Il pourra la produire en ce sens qu'il y aura une grande catastrophe; les peuples s'éveilleront et diront : « Pour l'amour de Dieu, éveillons-nous et soyons sensés ». Eventuellement, la fraternité peut naître ainsi ; mais ni les nationalités ne l'engendreront pas plus que les distinctions religieuses, qui sont réellement, si on y réfléchit, bâties sur un égoïsme raffiné. Nous voulons tous être en sûreté dans le paradis — n'importe lequel — sains et saufs, tranquilles, ainsi nous créons des institutions, des organisations pour assurer la sécurité, nous les appelons des religions et l'exploitation ne fait qu'augmenter. Au lieu que si nous voyons réellement la fausseté de tout cela, si nous la percevons non seulement intellectuellement, mais si nous la sentons complètement avec notre esprit et notre cœur, il y aura une possibilité de fraternité; il y aura, si nous agissons, une

action volontaire, vraie, morale. Je dis qu'un acte est vraiment moral quand nous agissons en percevant une chose complètement et non quand nous sommes forcés par les circonstances, si la fraternité est amenée de force par la simple et brutale nécessité de la vie. C'est-à-dire quand les hommes d'affaires, les capitalistes, les financiers s'apercevront que cette distinction ne paie pas, qu'ils ne peuvent plus s'enrichir, qu'ils ne peuvent rester dans la même attitude, ils provoqueront des circonstances forçant les individus à devenir fraternels; de même que présentement, vous êtes contraints par les circonstances à la non fraternité, à l'exploitation, vous serez aussi contraints à la coopération. Assurément, ce n'est pas la fraternité, c'est une manière d'agir provoquée seulement par la commodité, sans humaine intelligence ni compréhension.

Pour remettre réellement l'intelligence humaine en action, il faut que les individus agissent volontairement, moralement et, alors, ils créeront une organisation dans laquelle ils lutteront vraiment contre l'exploitation. Mais cela demande une profonde perception, une grande intelligence dans l'action, et vous devez commencer par vous-même; vous pouvez cultiver seulement votre propre jardin et non vous occuper de celui du voisin.

QUESTION. — *Voulez-vous être franc ? Pouvons-nous connaître la vérité comme vous, cesser d'exploiter et, cependant, rester dans les affaires ? Ou voulez-vous suggérer que nous devions les abandonner ? Pourriez-vous entrer dans le commerce et rester ce que vous êtes ?*

KRISHNAMURTI. — Monsieur, veuillez croire que je n'esquive pas les conséquences. Je vais être parfaitement franc. Dans le système actuel, à moins de vous retirer dans une île déserte où vous ferez votre cuisine et tout par vous-même, il y aura toujours exploitation; c'est évident, n'est-ce pas ?

Tant que le système aura pour base la concurrence, la sécurité, la possession individuelle, l'exploitation existera. Mais ne pouvez-vous supprimer cette base parce que vous n'avez pas peur, parce que vous savez quels sont vos besoins essentiels, parce que vous êtes riche en vous-même ? Dès lors, même en restant dans le commerce, vous constatez que vous avez très peu de besoins; tandis que s'il y a pauvreté d'esprit et de cœur, les besoins deviennent immenses. Mais encore, à moins d'être réellement honnête, absolument franc, de ne pas se duper subtilement soi-même, ce que j'ai dit peut encore servir à l'exploitation. Personnellement, cela me serait indifférent d'entrer dans le commerce, mais ce serait pour moi sans valeur, parce que je n'en ai nul besoin. Non que je sois riche, mais je pourrais faire n'importe quelle chose raisonnable, sensée, parce que mes besoins sont très peu nombreux et que je n'ai pas peur d'être ruiné.

C'est la peur de perdre — l'argent, la sécurité, la vie — qui nous fait lutter. Mais si vous êtes prêt à perdre tout parce que vous ne possédez rien, il n'y a pas d'exploitation. Cela sonne d'une façon ridicule, absurde, sauvage, primitive, mais si vous y réfléchissez sainement, pendant quelques minutes, avec votre pensée réellement créatrice, vous verrez que ce n'est pas si absurde que tout ce qui vous entoure. C'est le sauvage qui est continuellement esclave de ses besoins, non l'homme d'intelligence réfléchie. Il ne se cramponne pas aux choses parce qu'intérieurement il possède la richesse suprême; ses besoins extérieurs sont très réduits. Assurément, nous pouvons organiser une société fondée sur les besoins et non sur l'exploitation par la publicité. J'espère avoir répondu à votre question, Monsieur.

QUESTION. — *Sans vouloir exploiter l'orateur, je le considère comme l'un des exemples les plus parfaits de l'altruisme philosophique, mais je voudrais bien qu'il dît à son auditoire,*

ici, cet après-midi, s'il croit à l'ultime millénaire que lui, sans doute, et toute la race humaine cherche à atteindre ? (1).

KRISHNAMURTI. — Monsieur, atteindre le millénaire parfait signifie que le sauvage doit être aussi intelligent que tout autre homme, avoir les mêmes conditions parfaites. C'est-à-dire que tous les êtres humains, vivant dans le monde au même moment précis, doivent tous être heureux. C'est ce que nous entendons quand nous en parlons ? Très bien. Est-ce une chose possible ? Non, assurément. Nous pensons qu'un millénaire parfait est un moment où l'idéal s'est réalisé, où la civilisation a atteint son apogée, comme un individu qui moule sa vie sur un certain idéal et atteint la perfection. Qu'arrive-t-il à cet individu ? Il veut autre chose, il y a un idéal au delà. Il n'atteint jamais la culmination. Mais quand un être humain vit, non pas en essayant de parfaire un idéal, de réussir, d'atteindre un sommet, mais qu'il vit pleinement, humainement, son action qui se répercute dans la société n'atteindra pas une apogée; elle sera sans cesse en mouvement, sans cesse croissante, sans s'efforcer vers une culmination.

---

(1) *Millénaire :* Les mille ans pendant lesquels certains croient que le Christ règnera personnellement sur la terre. — N.D.T.

LES OUVRAGES DE

J KRISHNAMURTI

Le Royaume du Bonheur.............	6 »
Pour devenir Disciple................	5 »
La Source de Sagesse................	7 50
De Quelle Autorité..................	7 50
La Vie Libérée......................	3 »
Le Sentier	3 »
Aux Pieds du Maître.................	1 50
L'Immortel Ami (*poèmes*)	3 »
Expérience et Conduite..............	3 »
(*Edition en russe*)	3 »
Le Chant de la Vie (*poèmes*)	12 »
L'Homme et le Moi (*notes prises par Carlo Suarès*)	5 »

En vente aux Editions de l'Etoile

et chez tous les libraires.

THE STAR PUBLISHING TRUST

(Incorporated in Holland)

OFFICE

2123 N. Beachwood Drive, Hollywood, California, U. S. A.

AGENTS

Argentina. — Sr. José Carbone, Av. de Mayo 1370, Buenos Ayres.
Australia. — Mr. J. Mackay, 13 Burrawong Av., Mosman, N.S.W.
Austria. — Dr. Richard Weiss, Schelleingasse 9, vii-6, Vienna IV.
Belgium. — Mrs. L. Stadtsbaeder, 114, rue de Theux, Brussels.
Brazil. — Sr. A. A. de Souza, Rua General Camara, 67-2° andar, Rio de Janeiro.
Bristish Isles. — The Star Publishing Trust, 147, Regent Street, London, W. I.
Canada. — Mr. Jack Logie, 420 Vancouver St., Victoria, B. C.
Chile. — Sr. Armando Hamel, Casilla 3603, Santiago.
Costa Rica. — Mrs. Edith Field Povedano, Apartado 206, San José.
Cuba. — Dr. Damaso Pasalodos, Apartado 2474, Havana.
Czechoslovakia. — Mr. Joseph Skuta, Brafova 1732, Moravska Ostrava.
Denmark. — Mr. E. J. Wiboltt, Gl. Kongevej 86 A, Copenhagen.
Finland. — Miss Helmi Jalovaara, Katajanokank, 8 D, Helsingfors.
France. — M. E. Bondonneau, 4, square Rapp, Paris.
Germany. — Dr. Annie Vigeveno, 7 Victoriastr., Berlin-Neubabelsberg.
Greece & Cyprus. — Mr. N. Carvounis, 20 Homer St., Athens.
Holland. — Mr. M. Ch. Bouwman, Ree Iann 10, Den Dolder.
Iceland. — Mrs. A. Sigurdardottir Nielsson, Laugarnes, Reykjavik.
India. — Star Office, Adyar, Madras.
Italy. — Mr. Grant A. Greenham, Post Office Box 155, Trieste.
Latvia — Miss Vera Meyer-Klimenko, Lacplesa'iela 23 dz. 6, Riga.
Mexico. — Sr. A. de la Pena Gil, 28-A Iturbide St., Mexico City.
New Zealand. — Mrs. T. Tidswell, 66 Williamson St., One Tree Hill, Auckland, S.E.3.
Norway. — Dr. Lilly Heber, P. O. Box 34, Blommenholm.
Poland. — Countess Helen Potulicka, Moniuszki, 4/7, Warsaw.
Porto-Rico. — Sr. Enrique Biascoechea, Box 1334, San Juan.
Portugal. — Col. O. Garcao, Rua Barata Salgueiro 53-2°, Lisbon.
Roumania. — Mr. Silviu Rusu, Piata Lakovary No. 1, Bucharest III.
Spain. — Sr. Francisco Rovira, Apartado No. 867, Madrid.
Sweden. — Miss Kerstin Bohlin, Valhallavagen 134, Stockholm.

L'Emancipatrice, **Imp. coopérative, 3, rue de Pondichéry, Paris-15e.9849.9.34**

8 FRANCS